

LES FILLES

C È L È B R È S.

III^e. ET IV^e. PARTIE.

THE FILES
C. H. W. H. E. S.



HONNY SOIT
QUI MAL Y PENSE,
O U
HISTOIRES
D E S
FILLES CÉLEBRES
DU XVIII^e. SIECLE.

Fabulæ narrari creduntur , Historiæ sunt.

III^e. ET IV^e. PARTIE.



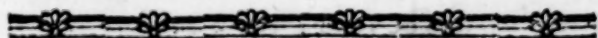
A L O N D R E S.

M D C C L X V I.

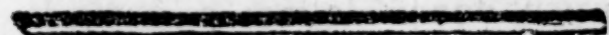




LES FILLES CÉLEBRES.



TROISIEME PARTIE.



LA célébrité dont jouissait la C^{***}, sa réputation de bel esprit, les charmes de sa société, l'aisance de sa maison, où elle rassemblait ce qu'il y avait de plus aimable dans les deux sexes, la variété des objets & des aventures qu'on y rencontrait, me firent désirer de la connaître, & l'espérance d'en tirer des anecdotes, qui pourraient trouver leurs places dans ces Mémoires, m'y détermina.

Partie III.

A

J'y fus présenté par l'aimable Auteur d'A *** : il faisait les beaux jours de cette société charmante , & ce fut sans doute à lui que je dus la réception flatteuse que j'y reçus ; comme je lui en témoignais ma reconnaissance , on m'assura que je n'en devais à personne , & que je n'étais redevable de la satisfaction que j'appercevais , qu'à celle qu'on avait effectivement de me connaître , & à l'idée avantageuse qu'avaient donné de moi les deux premières parties de cet ouvrage ; quoi qu'il en soit , j'éprouvai le plaisir flatteur de me voir fêté universellement.

Je m'apperçus bientôt que le plaisir étoit l'élément de cette société , le ton d'aisance qui y régnoit , l'annonçait assez ; & ce qui le rendait plus piquant , c'est que la décence servait de sauve - garde & d'ornement à la volupté.

Les Nouvelles Littéraires occupèrent quelque temps la conversa-

Célebres.

tion , qui serait devenue bien languissante , vu la disette où l'on est depuis long - temps , d'ouvrages agréables ou intéressants.

Des pieces de Théâtre ensevelies dès leur naissance , des Romans métaphysiques où le sentiment est noyé dans le raisonnement , & les faits dans les réflexions; des recueils de lettres en forme de Mémoires , sans intérêt , sans chaleur & sans décence , où la vertu est en raisonnement , & le vice en action ; des libelles diffamants , où des personnes qui devraient se respecter mutuellement , se déchirent sans pudeur , & se couvrent de honte en avilissant les Lettres.

Tels sont les ouvrages que nous fîmes passer en revue , & dont l'insipidité avait , sans qu'on s'en aperçût , jetté toute la compagnie dans une mélancolie mortelle.

Cet état n'était pas supportable pour des gens qui n'avaient coutume de respirer que le plaisir ; aussi

Les Filles

en sortit - on bientôt , & la gaieté vint reprendre sa place , & donner la vie aux propos les plus amusants.

Ce n'était pas qu'on ne raisonnât quelquefois , mais c'était sans morgue & sans pédanterie ; les pensées étaient aussi vives que judicieuses , & les réflexions aussi plaisantes que naturelles ; on croyait y voir le bon sens en habit d'Arlequin.

L'amour sur-tout , ce sujet si inépuisable , était celui qu'on y traitait le plus volontiers.

Pour moi , dit le jeune Ch. D*** , Mousquetaire & Bel-esprit , je tiens que l'amour ne doit être qu'un amusement badin , un goût passager , épuré des fadeurs du sentiment & du ridicule de la constance. Ses chaînes doivent être tissées de fleurs légères formées par les mains du plaisir , & brisées par celle de l'inconstance : si vous en faites une affaire sérieuse , il vous occupe , & tout ce qui occupe , est bien près d'ennuyer ,

Quoi ! Chevalier , dit une Dame ,
cet embarras si touchant qui pré-
cede une déclaration , ces moments
si doux qui la suivent . . . sont au-
tant de perdus , répondit vivement
le Mousquetaire ; les instants qu'on
donne aux rigueurs sont volés au
plaisir. Encore , reprit la Dame ,
faut-il connaître avant d'aimer , dit
un vieux proverbe. Mais non , dit
Mademoiselle C *** , je commence
à croire que le Chevalier a raison ;
il vaut mieux accorder aux hommes
avant de les connaître , car si l'on
attendait qu'on les connût , on ne
leur accorderait jamais rien. Vous
avez bien raison , dit la Comtesse
de W *** , la première Dame qui
avait pris la parole ; cependant ,
encore faut - il que les choses soient
amenées , que la vertu puisse au
moins . . . La vertu ! s'écria le Ch.
D *** ; croyez - moi , elle n'est ja-
mais plus cérémonieuse , que lorf-
qu'on lui laisse le temps de l'être ;
n'est-il pas indécent d'obliger une

femme à refuser ce qu'elle ne refuserait assurément pas , si on ne s'avait pas de le lui demander ; moi qui vous parle , si j'étais jolie femme , je ne pardonnerais de ma vie cette mal-adresse à un homme. Vous auriez sans doute vos raisons pour en agir ainsi , continua toujours la même Dame ; mais moi , si j'étais homme , je ne voudrais rien obtenir d'une femme , sans l'avoir mérité ; je voudrais que les faveurs fussent le gage de sa tendresse & la récompense de la mienne ; autrement , elles ne méritent pas ce nom : un bien qui n'a rien coûté , peut-il satisfaire un amant délicat ? Qu'il est flatteur d'avoir pu rendre sensible un cœur indifférent , d'y faire naître des transports jusques-là inconnus. Ah ! Chevalier , peut-on regretter des soins dont le prix est si flatteur ?

Tout doucement , reprit le Chevalier , je ne vous dis pas qu'on doive se dispenser d'en rendre : on les offre le premier jour , le second

ils sont reçus , le troisieme récompensés , & réciproquement oubliés le quatrieme , sans qu'il soit question ni de reproches ni d'infidélité.

Si cet usage ne fait pas honneur à la délicatesse , au moins la commodité en dédommage , ajoutai-je par réflexion.

Je ne crois pas qu'il soit jamais le vôtre , me dit cette Dame qui avait toujours contrarié le Mousquetaire , en se retournant de mon côté avec vivacité ; un signe de tête que je fis la confirma dans son opinion ; je n'en doutais pas , continua-t-elle , mais je serais charmée de savoir au juste ce que vous pensez sur ce sujet , & je ne serais point fâchée de voir un portrait de l'Amour de votre main.

Il y a bien des gens , répondis-je , qui ne le trouveraient pas ressemblant : pardonnez-moi , dit le Mousquetaire en m'interrompant ; vous n'auriez qu'à prendre les traits dans les yeux de Madame , & le modele dans mon cœur. Ce n'est point un

compliment que je demande , lui répondit la Comtesse ; votre pensée est jolie , mais elle serait mieux placée dans un Madrigal. Continuez, Monsieur , je vous le demande en grace.

Chacun le rend comme il le voit , continuai - je ; l'amant heureux le peint avec des regards aussi charmants que sinceres , lui prête des discours aussi vrais qu'enchanteurs : ses chaînes , dira-t-il , formées de mirthes & de roses , sont préférables à une liberté insipide ; ce n'est que par lui que l'on connaît son existence , & toutes les richesses & les grandeurs ne valent pas un soupir de l'amour.

L'amant outragé , ne voit au contraire en lui qu'un monstre acharné au malheur des humains ; ses discours sont trompeurs , ses promesses sont perfides , ses caresses empoisonnées... J'entends, dit précieusement un petit Abbé ; c'est un prisme à plusieurs facettes , qui présente les

objets sous différentes couleurs. Cette comparaison pitoyable me fit jeter les yeux sur celui qui la faisait, & ce coup d'œil de côté, exprimait parfaitement le cas que je faisais de celui sur qui il tombait ; je continuai : Un Philosophe de qualilé dit, que *l'Amour n'est ni petit ni grand, selon l'esprit & le cœur qui l'occupe, mais selon ce qu'il est en lui-même, puisque c'est lui qui regle l'ame, le cœur & l'esprit.* Si cela était, tous les hommes seraient les mêmes lorsqu'ils sont amoureux ; il s'en faut bien que cela soit ; & quelque vénération que j'aie pour ce respectable Auteur, j'en reviendrai toujours à cette maxime : *l'Amour, dans un cœur juste & généreux, est nécessairement une vertu, comme dans un cœur vicieux, il devient toujours un crime ; il ne fait que déterminer leur penchant.* Les Tigres & les Tourterelles ne font assurément pas l'amour de la même façon.

Il dépend presque toujours de

l'objet qui l'a fait naître. Une femme aimable , vive , agaçante n'inspire pas une passion languoureuse ; l'inégalité de son caractère, l'enjouement de son esprit , ne laisse point à l'amant qu'elle a subjugué le temps de réfléchir , il n'a que celui de desirer.

Une femme , tendre , sensible , délicate , ne fait pas éprouver des transports si rapides , mais ils sont plus voluptueux , lorsqu'elle peut trouver un cœur digne du sien ; le premier moment décide de leur penchant ; destinés l'un à l'autre de toute éternité , ces heureux amants n'ont plus qu'une même vie , un même souffle les anime ; que d'expressions dans leurs regards ! que de tendresse dans leurs entretiens ! que de vérités dans leurs transports ! ils éprouvent des douceurs que le terme de plaisir est bien loin d'exprimer ; celui de volupté n'est pas encore assez fort , c'est une ivresse douce & impétueuse où l'âme se

plonge , qui absorbe toutes les facultés : comment la peindre ! Tous les sens fussent à peine pour les sentir. Eh bien . . . dans cet état charmant , incompréhensible , il y a encore des distinctions fines , des nuances imperceptibles , qui ne sont réservées qu'au sentiment.

En vérité , s'écria la Comtesse , la façon dont vous peignez l'amour donnerait envie de le connaître. Celle dont Monsieur le fait , vous en dégoûterait peut - être bientôt , ajouta l'Abbé aux comparaisons , qui ne m'avait pas pardonné le regard humiliant que j'avais jetté sur lui. En vérité , Monsieur l'Abbé , lui répondis - je avec une profonde inclination , je ne croyais pas avoir l'honneur d'être connu de vous. Ne vous y trompez pas , Mesdames , continua-t-il avec aigreur ; celui qui le fait si bien envisager , est presque toujours celui qui le ressent le moins ; & si j'étais femme , ce n'est assurément pas sur des propos de Roman

que je choisirais un amant, & pour séduire une femme... Comment feriez-vous ? voilà ce qui m'inquiète, dit Mademoiselle C *** ; donnez-nous une idée de cela. En vérité Mademoiselle, dit-il en rougissant de dépit, je ne crois pas qu'il y ait rien à ajouter à ce que Monsieur nous a si élégamment *péroré* là-dessus.

Ah ! l'Abbé, vous avez de l'humeur, cela n'est pas bien. J'en conviens, reprit-il d'un ton encore plus impertinent, mais ce n'est pas ma faute ; je m'étais levé ce matin d'une gaieté charmante, je ne m'étais jamais senti tant d'esprit, j'étais délicieux ; en conséquence, je suis allé dans une maison où j'imaginais qu'on avait le sens commun, j'ai dit les plus jolies choses du monde, & j'ai eu le désagrément de les voir glisser ; elles n'ont pas pris, mais pas du tout ; en vérité, il est bien humiliant de voir mourir un bon mot dans l'oreille d'un sot, qui l'entend sans le sentir. Cela est vrai,

Monsieur l'Abbé , répondis - je ; mais il y a compensation ; on dit souvent bien des sottises qui passent aussi *incognito*. Un éclat de rire universel , que produisit cette réponse , confondit le pauvre Abbé , & lui ferma la bouche pour le reste de la soirée.

J'étais curieux de savoir qui était cet original , je le demandai dès qu'il fut sorti. Ne badinez pas , dit Mademoiselle C * * * , c'est un Juré Expert ; n'ayant pas assez d'esprit pour faire un ouvrage , il passe sa vie à en chercher dans ceux des autres : d'ailleurs , rien n'échappe à sa critique amère ; sa langue distille sans cesse le fiel de son cœur. Il y a quelque temps qu'il voulut entreprendre une Feuille périodique , où les pauvres Auteurs modernes auroient été déchirés à belles dents ; mais il se trouva heureusement qu'il ne savait ni lire ni écrire. Quoi , demandai-je , la prose de R... , les vers de C... , les Romans de C... ,

les Contes de M *** , les Pièces fugitives de S *** , ne trouvent pas grace devant lui ? Non , me répondit - on , il n'a jamais dit du bien que de lui - même , c'est l'*Egoïsme* tout pur ; sa conversation est comme un miroir qui représente sans cesse son impertinente & plate figure.

Affurément il a tort , s'écria tout le monde. Je n'en suis pas surpris , ajoutai-je , on n'est jamais sensible au plaisir de parler mal des autres , qu'on ne le soit à celui de parler bien de soi-même.

Il joint à toutes ces belles qualités l'impudente vanité de croire qu'il fait tourner la tête à toutes les femmes , & l'insolente habitude d'en dire tout le mal qu'elles pensent de lui. Oh ! pour celui-là est trop fort , m'écriai-je ; c'est un homme à berner , s'il en fut jamais : j'ai toujours été le Don-Quichotte du beau sexe , & si quelqu'une de vous , Mesdames , veut être de moitié avec

moi , je me charge de vous venger. Très - volontiers , répondit une Dame très-aimable , & qui me paraissait tout-à-fait propre à persiffler un fat ; la déclaration qu'il me fit hier , vient on ne peut pas mieux ; j'y répondrai demain de façon à lui donner les espérances les plus brillantes ; si vous voulez venir prendre du chocolat avec moi , nous concerterons ensemble ma réponse. Je le promis , & toute la compagnie se réjouit par avance de la justification du pauvre Abbé.

On vint avertir qu'on avait servi ; on se mit à table , le souper fut un des plus agréables que j'aie jamais fait ; la chère fut délicate , le vin délicieux , les propos gais , & les plaisanteries fines. On nous y dit beaucoup de nouvelles , non de la guerre ni de la paix , on laissa ces miseres aux politiques du Palais Royal : mais on nous apprit que B *** , pour se consoler de l'infidélité de Mademoiselle H *** ,

avait pris Mademoiselle A ... , qui avait quitté son Duc Philosophe , pour se jeter dans les bras du Financier , d'où elles s'était bientôt arrachée pour reprendre sa première chaîne.

On nous apprit aussi une nouvelle bien tragique , qu'un gros vilain Russe , qui avoit voulu loger chez la petite la C *** de l'Opéra-Comique , ayant trouvé l'appartement trop étroit , avait rompu la cloison , & des deux pièces , n'en avait fait qu'une. Ah miséricorde ! s'écria tout le monde , voilà un accident bien rare & bien déplorable : assurément , ajouta quelqu'un ; car une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.

On proposa de faire revivre l'ancien usage de chanter au dessert ; les grands airs furent absolument bannis , les couplets seuls furent reçus ; je vous laisse à penser s'il s'en dit de bons.

Il n'y a point de plaisirs éternels , il fallut se séparer. La Comtesse de

W **, qui pendant le souper m'avait lancé de ces regards auxquels on peut sans fatuité donner une interprétation favorable, me proposa de me reconduire ; je sentis tout le prix de cette préférence , & j'en profitai ; je montai chez elle. J'y trouvai plus de goût que de magnificence ; après avoir traversé plusieurs petites pieces bien distribuées , nous arrivâmes à un cabinet qui me parut délicieux ; tout y invitait au plaisir : des glaces qui répétaient de tous côtés des peintures tendres & voluptueuses , des meubles inventés par la mollesse , semblaient désigner l'usage auxquels ils étaient destinés , on croyait être dans le sanctuaire de l'Amour.

Une femme de chambre qui avait suivi la Comtesse , la déshabilla ; je me présentai de bonne grace pour l'aider ; mais le refus que l'on fit de mes services fut accompagné d'un coup d'œil , qui me fit entendre qu'ils seraient mieux reçus dans un autre moment.

B

La Comtesse changea de tout , & même de chemise , avec une modestie qui m'enchantait , elle n'avait pas plutôt caché quelques appas avec sa main , qu'elle était obligée de la porter sur d'autres , où une nouvelle distraction ne la laissait pas plus long - temps. J'avais tourné le dos par discrétion , mais je m'étais placé vis - à - vis d'une glace infidelle qui me servait au mieux. Quoique je ne perdisse pas une situation , & que chaque mouvement de la Comtesse m'offrît de nouvelles beautés , jamais toilette ne m'avait paru si longue : elle finit enfin.

La Comtesse accablée , excédée de fatigue , se jeta sur une chaise longue , & me fit signe de venir me mettre sur un fauteuil qui était vis - à - vis , & d'où pas une de ses graces ne pouvait m'échapper : elle avait passé un de ces déshabillés légers & commodes , plus propres à relever les appas qu'à les cacher , & qui , en marquant exactement leur forme attrayante , ne servent qu'à

les faire desirer davantage : un jupon court laissait voir une jambe parfaite qu'on imaginait bien tenir à quelque chose de plus intéressant : une seule épingle enfermait des trésors capables de faire le bonheur des Dieux , & qui , par leurs mouvements , semblaient à chaque instant vouloir rompre la barrière qui les retenait.

Tant de charmes agissaient trop puissamment sur mon imagination , pour me laisser la faculté de former d'autres pensées ; je gardais un profond silence. La Comtesse qui ne se méprenait pas au sujet de mes réflexions , ne croyait pas devoir m'en distraire ; cependant , comme elles lui parurent un peu longues , elle imagina de m'en tirer par un soupir. Je voulus en savoir la cause. Je pensais , me répondit-elle , à notre conversation de tantôt. En vérité , les hommes ont pris de l'amour une idée bien humiliante pour nous , & bien avilissante pour eux - mêmes.

Je me flatte , lui répondis-je , que vous ne les confondez pas tous , & que . . . Si je ne vous distinguais , continua-t-elle en me regardant d'un air un peu plus qu'obligeant , je ne vous choisirais pas pour me plaindre de leurs torts. Eh ! Madame , choisissez-moi plutôt pour les réparer. En seriez - vous bien capable ? reprit-elle vivement , & d'un air qui desirait de s'en voir persuadée : pourriez - vous estimer une femme autant . . . Oh ! pour cela , Madame , tout autant de fois qu'elle le voudrait. Vous êtes un polisson , dit-elle en tachant de rougir ; mais parlons sérieusement.

Je veux vous prouver que l'estime peut seule flatter un cœur délicat.

Je voudrais . . . Approchez-vous de moi , cela me perd la poitrine de parler de si loin. Je ne me fis pas répéter cet ordre charmant ; & pour ne pas déplacer mon fauteuil , j'allai m'asseoir sur les pieds de sa chaise

longue. Je desirerais , continuait-elle , qu'un amant fût tendre sans faiblesse , sensible sans amour propre , délicat sans jalousie ; que son amour ne fût, s'il est possible, qu'une amitié tendre , un raffinement d'estime, qu'il m'aimât pour moi-même , & de la façon dont je le voudrais.

Eh grands Dieux ! m'écriai-je en lui prenant la main que je couvris de baisers , y a-t-il deux façons de vous aimer ? peut-on ne pas vous adorer quand on vous a vu une fois ? est-il possible de ne pas éprouver les transports les plus vifs lorsqu'on est auprès de vous ?

Voilà encore , interrompit-elle , ce que je ne voudrais pas ; c'est un vilain Amant qu'un homme qui vous desire plus qu'il ne vous aime.

Vous avez raison , sans doute ; vous voudriez, continuai-je , qu'on aime sans espérance de jamais vous toucher ; que toujours esclave, soumis... Vous êtes injuste à votre tour , reprit-elle , mon cœur n'est

point fait pour cette tyrannie , il vient un temps , où l'on peut avec décence . . . Manège honteux , & dont la vérité de votre caractère n'est pas capable , continuai-je avec feu. Quoi , de sang froid vous vous résoudrez à prolonger le malheur d'un homme qui vous adore , & contraignant vous-même vos desirs , vous emploirez l'art perfide de le conduire de faveurs en faveurs , jusqu'à celle qui doit combler son bonheur & le vôtre ? c'est une fausseté , dont vous ne serez jamais capable. Cet état , répondit-elle , est en effet bien cruel ; combien la dissimulation coûte-t-elle à un cœur tendre , combien les soupirs d'un Amant vous déchirent l'ame ; ses regards si doux , si languissants , attachés sur les nôtres , qui vous font éprouver une émotion si vive , qui vous emportent loin de vous , comment cacher l'impression qu'ils font sur votre cœur ? Que de combats pour se dérober à la volupté qui vous en-

traîne ; il se jette à vos pieds , pénétré de sentiment , de crainte & de respect , tremblant autant de l'émotion que son amour lui donne , que de la crainte de le voir rejeter ; il ose enfin vous le déclarer en frissonnant , & manque d'expression en voulant vous l'apprendre.

La Comtesse touchée de l'image qu'elle venait de tracer , s'était féduite elle-même. Pénétrée des expressions qu'elle avait employées , elle était absorbée dans cette douce émotion , cette divine langueur qui avait surpris tous ses sens , elle jouissait déjà de ce ravissement qu'on ne peut exprimer lorsqu'on le sent , ni lorsqu'on ne le sent plus : mes caresses acheverent de tourner ses voluptueuses réflexions au profit des plaisirs ; il ne lui resta bientôt plus de forces que pour proférer quelques paroles , qui n'exprimaient rien que le trouble de son ame : quelques reproches cependant cherchaient à trouver passage , mais mille baisers

de flamme les arrêterent , & ne laisserent de place qu'aux soupirs , qui devinrent bientôt les seuls interprètes de nos ames.

La Comtesse revenue de son trouble , avait l'air si tendre , ses premiers regards se promenerent sur moi d'une façon si touchante , elle referma les yeux si languissamment , ses couleurs étaient si animées , sa gorge allait avec tant d'agitation , elle était dans un désordre si voluptueux , que je ne pus m'empêcher d'être encore une fois coupable. Arrête , cher Amant ... grace ... un moment ... à force d'augmenter mon ivresse , tu m'ôterais le plaisir de la sentir. J'étais noyé dans mes transports , je n'entendais plus rien , & je ne m'arrêtai qu'en succombant sous le poids de la volupté.

M'aimerez-vous toujours de même ? dit la tendre Comtesse , en me serrant dans ses bras ; je ne répondis à cette question que par un torrent de caresses , qui , n'étant plus excitées
par

par les desirs, portaient un caractère de tendresse qui devait en assurer la durée.

La Comtesse entièrement revenue à elle-même , & sans doute piquée de s'être rendue si facilement , par un caprice insoutenable , s'avisa de me faire des reproches sur mon peu de délicatesse : elle prétendit que ce que je lui voulois donner pour des preuves de ma tendresse n'en étaient que de mon emportement ; que l'amour , quand il est sincere , est toujours accompagné du respect ; que l'on n'avait des façons aussi peu mesurées qu'avec les femmes que l'on méprisait , & qu'enfin ce n'était pas le moyen de me faire aimer. Moi qui étais persuadé du contraire , je soutins qu'il n'y avait qu'à celles qui inspiraient de violents desirs qu'on manquait de respect , & que rien ne lui pouvait donner de meilleures preuves de mon amour , que celles qu'elle s'obstinait à condamner.

Je suis très-persuadée que vous
Partie III. C

avez tort , dit-elle , en s'adoucissant un peu ; mais quand tout ce que vous me dites serait vrai , que voulez-vous que le Public pense de nous voir bien ensemble au bout de deux jours ... C'est justement par respect pour vous , & par ménagement pour votre réputation , que j'ai un peu brusqué l'aventure. Oh ! pour celui-là , s'écria-t-elle , vous avez des systêmes trop singuliers ; c'est par un raffinement de délicatesse que vous me brusquez , comme la femme du monde qui mérite le moins d'égards ; c'est par respect que vous me faites une impertinence que je ne devrais jamais vous pardonner ; je ne crois pas que vous veniez à bout de m'en convaincre.

Rien ne me fera plus aisé , repris-je d'un air persuadé de ce que j'allais avancer.

Ce sont moins les bontés qu'une femme a pour son Amant qui la perdent , que le temps qu'elle passe à les lui faire attendre.

Les soins , les assiduités d'un Amant n'échappent pas au Public ; un air de mélancolie est répandu sur toute sa personne , jusqu'à ce qu'il soit heureux : l'est-il devenu ? quelque discret qu'il puisse être , quelque soin qu'il prenne à s'observer , il n'est pas possible que sa satisfaction ne perce ; un air de gaieté répandu sur toutes ses actions, cette tendre familiarité dont ne peuvent s'abstenir deux Amants heureux , les décelent tôt ou tard. Un homme comme moi, sans prétentions & sans conséquence, reconnu pour tel, est, vous en conviendrez , ce qu'il faut à une femme qui veut avoir quelque soin de sa réputation. Si cependant vous l'aimez mieux , Madame , je vous rendrai ouvertement des soins ; je pousserai des soupirs à faire retourner toute une compagnie ; je paraîtrai jaloux comme un tigre , je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre à tout le monde les sentiments que j'ai pour vous.

La Comtesse, par son étonnement & son silence, marquait que ce raisonnement, tout singulier qu'elle le trouvait, ne laissait pas que de la persuader.

Vous voyez bien, lui dis-je, qu'en vous pressant de me rendre heureux, c'était moins pour moi que pour vous-même; vous devez sentir toute la délicatesse de ce procédé, & je vous connais trop généreuse pour ne pas en espérer des marques de la plus tendre reconnaissance. En disant cela, j'allai les chercher jusques sur sa bouche : Quoi ! dit-elle tendrement, encore des preuves ? N'ai-je pas senti combien vos raisons sont palpables... ? qui pourrait ne pas s'y rendre ?... que voulez-vous de plus ?... Je veux vous faire partager tous les transports, toute l'ardeur que vous m'inspirez. En disant ce que je voulais, je prenais le soin de m'en saisir, & l'on ne prenait plus celui de m'en empêcher ; ce qui abrégéa fort la

conversation ; & sans quitter le canapé , où nous nous étions placés pour faire un traité sur l'estime , nous terminâmes la séance en rendant pour la troisieme fois notre hommage à la volupté.

Le jour qui commençait à paraître nous fit appercevoir qu'il était tard ; la Comtesse me fit souvenir que je devais aller prendre du chocolat chez Mademoiselle de la B** ; elle me conseilla cependant de n'y pas paraître avant midi ; elle me pressa de me retirer , & je la quittai. Je passai quelques heures dans mon lit , sans pouvoir fermer l'œil , & m'étant levé , je me disposai à aller à mon rendez-vous ; mais comme je me ressouvins qu'il était encore de bonne heure , j'allai faire un tour au Palais Royal , où je trouvai le Mousquetaire & l'Abbé qui se promenaient ensemble. Un coup d'œil que me fit le Chevalier , me fit concevoir qu'il disposait notre Pédant , selon nos conventions.

Comme c'était le personnage le plus fat de son siècle, il n'eut pas grande peine à lui persuader qu'il était adoré de Mademoiselle de la B * * *. Cette idée répandit sur son petit individu un air de satisfaction que j'aperçus au premier coup d'œil, & il m'aborda d'un air d'amitié qui ne se ressentait point de la petite altercation de la veille. Comme je ne l'estimais pas assez pour lui en vouloir, je ne me refusai point aux prévenances qu'il me fit, & qui redoublèrent encore lorsque je lui dis que j'allais prendre du chocolat chez Mademoiselle de la B... où j'étais invité.

L'heure était venue ; je le laissai fort content de moi, & encore plus de lui-même.

Quoiqu'il fût près de midi, lorsque j'arrivai chez Mademoiselle de la B..., on me fit attendre encore plus d'une grande demie-heure avant de me faire entrer ; elle était au lit : Ah ! bon Dieu, s'écria-t-elle, comme vous voilà fait ! à quoi avez-

vous donc passé cette nuit ? d'où venez-vous ? Je l'assurai que j'avais été tout droit chez moi , en sortant de chez la Comtesse. A propos , cela est vrai , reprit - elle , vous l'avez reconduite ; je l'avais oublié , je vous demande pardon de ma question. Eh bien , lui demandai - je , est - ce que la réflexion que vous faites en est la réponse ? Positivement , reprit Mademoiselle de la B... ; comment l'avez-vous trouvée cette sublime Comtesse ? c'est une terrible femme pour le sentiment ; personne n'analyse le cœur comme elle ; c'est dommage que les sens la trahissent quelquefois , & je crois , ajouta-t-elle en me regardant , qu'il n'y a pas long-temps que cela lui est arrivé. Elle devinait si juste , que je ne me sentis pas assez de fermeté pour lui assurer effrontément qu'elle se trompait : je ne convins cependant de rien , mais je la mis dans le cas de pousser ses conjectures aussi loin qu'elle le jugerait à propos.

La discrétion, continua-t-elle, est une chose d'autant plus belle qu'elle est très-rare ; mais comme elle vous ferait inutile , je veux bien vous en épargner le poids.

Apprenez donc que nous sommes une demi-douzaine de femmes , approchant du même âge, qui formons la même société ; nous sommes à peu près toutes partagées des mêmes agréments , & nous pouvons , je crois, être mises au nombre de celles qu'on appelle jolies femmes : ce qui va vous étonner davantage , c'est que nous sommes amies , nous n'avons rien de caché l'une pour l'autre ; nous sommes unies ensemble par les chaînes du plaisir , & nous n'en avons pas d'autres pour retenir les hommes que nous admettons à nos mystères : je vous révéle peut-être un peu trop tôt le secret de la société , mais comme je ne doute pas que vous n'y foyez bientôt reçu , je me détermine aisément à vous regarder comme un de nos Sibarites. Nous

nous attachons peu à la figure ; quand un homme d'esprit nous a paru aimable , gai , exempt de fadeurs & de préjugés , nous convenons entre nous de l'admettre à l'épreuve que vous avez commencée de cette nuit ; demain ce sera mon tour , & ainsi de suite vous serez obligé de subir l'examen des autres Dames que vous avez vues. Si après cela vous vous décidez pour quelqu'une, les autres lui laisseront, sans murmurer, la possession de votre cœur. Si vous aimez mieux conserver votre liberté, vous demeurerez sur la place comme un effet de commerce qui circulera dans les mains de la société , bien entendu que vous serez maître de protester quand bon vous semblera.

Quoique cette espece d'arrangement ne fût pas absolument de mon goût, je ne laissai pas que de le trouver fort commode , & je consentis à en essayer au moins quelque temps.

D... qui vous a présenté , le

Chevalier de D... que vous vîtes hier, sont admis à notre société depuis long-temps, & s'en trouvent bien; l'aimable Comte de G... Auteur de V... est le troisieme; le gentil B... y fut admis il y a huit jours, & vous serez le cinquieme. Quoi! m'écriai-je, le gentil B... est des nôtres?... Lui-même, il n'a pas encore fini ses épreuves, & je souhaiterais assez, continua-t-elle en souriant, qu'il me choisît, si je n'espérais pas trouver quelqu'un capable de me consoler de sa perte: il nous manque encore un compagnon, & c'est vous que nous chargerons de cette recrue. Volontiers, répondis-je; je vous amenerai le tendre D... Dieu vous en garde; il est triste comme ses Elégies. Eh bien le Chevalier d'A... Il est froid comme son P... du S... Aimez-vous mieux P...? Encore moins, il est trop caustique, & puis il sort des mains des femmes de qualité, & ce n'est pas là notre affaire. Vous

prenez donc l'Abbé de la C... ?
Nous ne voulons point de cette graine-là , quand on l'a laissé prendre une fois quelque part , on ne peut plus l'arracher ; nous aurions bientôt tout le Clergé , & nous voulons conserver notre réputation. Vous ne refuserez assurément pas l'aimable M... ? Oh ! pour celui-là non ; je suis presque sûre du suffrage de toutes ces Dames , & je me charge de le proposer à la première assemblée.

Il y a encore un petit article , continua Mademoiselle de la B... ; car , il faut que vous soyez instruit de tout , afin que vous n'ayez à vous plaindre de rien : nous ne demandons à nos amis que de la gaiété & du plaisir ; mais comme cela ne suffit pas , nous sommes quelquefois obligées de recevoir les soins d'autres amis moins aimables , mais plus utiles , que nous chargeons de nos intérêts ; ce sont , à proprement parler , nos Intendants. Tout cela ,

dis-je, me paraît on ne peut pas mieux conçu ; & encore mieux exécuté, reprit-elle. Mais à propos, nous avons une lettre à écrire : mais comme la mistification ne sera pas pour ce soir, & que nous avons quelque chose de mieux à faire, ajouta-t-elle en me faisant un sourire séducteur, remettons cela à demain. D'ailleurs, je ne crois pas avoir besoin d'un second pour persiffler un sot, & je me charge du tout.

Dinez-vous avec moi ? sans doute ; nous irons ensuite à l'Opéra, & delà souper chez Mademoiselle C.... Il est bon que j'aie un peu les yeux sur vous toute la journée, à moins, ajouta-t-elle en s'interrompant, que vous n'aimiez mieux remettre tout cela à un autre jour : *Liberté*, c'est notre devise.

Je l'affurai que je ne croyais pas avoir rien de mieux à faire de ma vie, & je lui proposai même, en lui prenant la main, de vouloir bien commencer ma seconde épreuve.

Non pas , s'il vous plaît , dit-elle en badinant , vous n'y trouveriez pas votre compte , ni moi non plus : mais il y a une demi-heure qu'on a servi , mettons-nous donc à table. Nous y trouvâmes peu de mets , mais tous succulents ; un excellent vin de Bourgogne répara les travaux passés , & me disposa à en entreprendre de nouveaux. Nous fîmes mille contes plaisants en attendant l'heure de l'Opéra , après lequel nous allâmes souper chez Mademoiselle C . . . , ainsi que nous en étions convenus : le souper ne fut pas moins agréable que celui de la veille , & je m'apperçus , ainsi que Mademoiselle de la C . . . m'en avait prévenu , qu'il régnait une intelligence peu commune parmi ces aimables femmes. La Comtesse me vit partir avec ma nouvelle maîtresse , sans seulement paraître s'en appercevoir.

Mademoiselle de la B . . . joignait aux agréments d'une brune tous les

charmes touchants d'une blonde. Ses yeux noirs étaient extrêmement vifs , mais lorsqu'elle vous regardait , une tendre langueur en modérait l'éclat ; sa bouche agréablement coupée & ornée des plus belles dents du monde, ne s'ouvrait jamais que pour exprimer une pensée aussi juste que brillante , & qui était toujours accompagnée d'un de ces sourires qui portent l'expression jusqu'au fond du cœur : deux petits globes à faire oublier toute la terre , des bras tournés par les Graces , une jambe de Nymphé terminée par un pied qui donnait pour le reste les préjugés les plus avantageux.

Vous autres faiseurs de Romans , me dit-elle quand tout le monde fut retiré , vous qui êtes accoutumés à filer une intrigue pendant des siècles, & qui n'avez jamais placé une jouissance avant la fin de deux volumes, vous aimeriez mieux sans doute être conduit par toutes ces belles gradations imaginées pour le tourment

des femmes , le supplice des hommes , & l'intérêt de votre libraire. Je n'imagine pas , lui répondis-je , qu'on puisse m'accuser de faire languir mon lecteur trop long-temps sur cet article , je fais prendre mon cœur par autrui , & j'en sentirais en ce moment , plus que jamais , combien il est cruel.... Vous n'avez pas là-dessus de reproche à me faire , me dit-elle d'un air aussi tendre que voluptueux , en me tendant les bras ; je m'y précipitai ; je fus bientôt noyé dans un torrent de délices ; je ne pouvais plus faire autre chose que de la baiser avec fureur ; toutes les beautés qui étaient en ma possession semblaient mériter un hommage particulier ; je m'arrachais de ses bras pour leur prodiguer les plus vives caresses , je m'y rejettais avec transport , & je les quittais bientôt pour parcourir encore tant de charmes. Non , l'imagination ne peut rien se peindre d'aussi parfait ; jamais on n'avait sacrifié à l'amour dans

un si beau temple ! chaque beauté recevait un éloge & une caresse ; je portais des mains avides sur les endroits qui recellent les plus chers trésors de l'amour ; je restais devant eux dans l'extase la plus délicieuse , & j'y reportais encore les mains ,
• comme si j'eusse douté que des charmes si parfaitsexistassent réellement , & pussent appartenir à une mortelle.

La tendre la B. . . partageait tous les transports qu'elle faisait naître , mille baisers enflammés répondaient à mes caresses ; un mouvement n'en attendait pas un autre , qui était encore plus rapide. Du train dont nous allions , nous ne devions pas tarder à arriver. Je me meurs , s'écria-t-elle ; un moment , cher Amour mon ame va suivre la tienne Je ne fais ce qu'elles devinrent , mais nous restâmes très-long - temps comme si elles nous eussent quitté.

Dieux ! qu'elle était belle en ce moment !

moment ! ses regards , où l'amour regnait encore , étaient chargés du feu qui coulait dans ses veines. Quel mortel , m'écriai-je en me précipitant de nouveau dans ses bras , n'expirerait pas de l'excès de son bonheur ?

L'aimable , la divine la B... avait des ressources qui , sans paraître s'en servir , rendaient un homme au-dessus de l'humanité ; tout ce que la volupté la plus industrieuse peut imaginer , fut employé par notre laborieuse passion ; non , tous les plaisirs dont j'avais joui jusques-là , ne me parurent que l'ombre de ceux que je goûtai dans cette nuit délicieuse. Convenez , me dit-elle , lorsque je les lui retraçai le lendemain , qu'il est bien faux que ces plaisirs aient besoin de l'aiguillon de la résistance ; c'est comme si l'on soutenait que les roses seraient moins belles sans épines.

Convenez aussi que l'Abbé... ne s'y connaît pas mal. A propos, nous

Partie III.

D

devons lui écrire : elle prit sur le champ la plume , & lui écrivit le billet suivant.

„ Je ne fais , charmant Abbé , si
„ le peu d'obstacles que j'apporte
„ à votre bonheur , ne vous le rendra
„ pas moins précieux ; mais je
„ n'ai pu résister plus long-temps
„ aux charmes de votre personne &
„ à la vivacité des sentiments qu'elle
„ m'a inspiré ; trouvez-vous ce soir
„ à souper chez Mademoiselle C. . .
„ vous aurez lieu d'être content de
„ mes bontés ; puissent-elles ne pas
„ faire un ingrat !

L'Abbé qui ne s'attendait assurément pas à cette tendre déclaration , & qui n'en avait , je crois , jamais eu de semblables de sa vie , ne manqua pas au rendez-vous : sa satisfaction éclatait sur sa petite personne , il n'en avait jamais été si content. Les caresses que lui fit Mademoiselle de la B . . . , ses agaceries , l'affectation qu'elle eut de lui parler bas , lui firent tourner la tête au point

qu'il en devint encore plus insolent : chose difficile à croire ! il n'épargna pas les mauvaises plaisanteries , & le beau sexe fut sur-tout fort maltraité.

A la façon dont vous avez toujours vécu , lui dit Mademoiselle C*** , il n'est pas surprenant que vous pensiez mal des femmes. C'est exactement ce qui vous trompe , répondit-il insolemment ; c'est par la façon dont elles vivent avec moi que je n'en pense pas bien ; je conçois que voilà une querelle violente que je me fais , & qu'il faudra que je soutienne. . . . Une querelle ? point du tout , reprit Mademoiselle C*** , nous n'en prendrons pas la peine. Fort-bien , ajouta-t-il , vous craindriez qu'elle fût inutile. Savez-vous bien , l'Abbé , lui dit une femme qui commençait à s'impatienter , que vous devenez fort caustique ? Il y a long-temps qu'on me le dit ; mais je ne m'en étonne pas , c'est un défaut que les fots ne manquent jamais de trouver aux gens d'esprit. Après

beaucoup d'autres propos aussi impertinents , on se mit à table , & l'heureux Abbé fut en possession de reconduire sa conquête ; il ne manqua pas de souhaiter le bon soir à chacun , afin que personne n'ignorât qu'il partait avec Mademoiselle de la B***. Il voulut , chemin faisant , anticiper sur les plaisirs auxquels il se croyait réservé , mais on l'engagea à mériter son bonheur par sa retenue ; il fit ce sacrifice à regret , mais l'idée d'une félicité prochaine l'en consola.

Les gens de Mademoiselle de la B***, qui étaient instruits , se retirèrent de bonne heure. Sous prétexte d'écrire un mot , elle pria l'Abbé de se mettre au lit en attendant , & lui promit de le venir joindre dans un instant : elle ne tarda pas en effet à se déshabiller , en laissant voir au fortuné Abbé de quoi lui donner un peu plus de regrets.

A l'instant , on frappa à la porte avec un bruit horrible : Ah Dieux !

s'écria Mademoiselle de la B***, nous sommes perdus, mon cher Abbé; ce sont mes freres qui reviennent de Versailles; s'ils vous trouvent, c'est fait de vous & de moi.

L'Abbé se jetta promptement en bas du lit, & courut à ses habits. Comme Mademoiselle de la B*** n'avait pas envie qu'il les trouvât, en feignant de s'agiter beaucoup & de ne savoir où se cacher, elle culbuta la table où était la lumiere & l'éteignit. Ah Dieux! que vais-je devenir? s'écria l'Abbé. Les coups redoublaient. Eh bon Dieu! qu'on est étourdi dans le moment de la surprise! je ne pensais pas que j'ai là une échelle de soie; attachons-la à la fenêtre, vous descendrez facilement dans le jardin, & je vous jetterai vos habits sitôt que mes freres seront couchés. L'Abbé aimait mieux se sauver par la fenêtre, que d'y être jetté; il prit le parti de descendre avec l'échelle de soie, malheureusement elle n'était pas grande le

quart de ce qu'il fallait, & la corde avait été nouée de façon qu'elle coula jusqu'à douze pieds du balcon, de sorte que l'Abbé se trouva suspendu à l'échelle sans pouvoir remonter ni descendre. Les Domestiques feignant d'ignorer qu'il était là, lui jetterent par les fenêtres d'en haut un déluge de pots de chambre sur le corps; n'y pouvant plus tenir, & sentant que les forces allaient lui manquer, il prit le parti d'appeler. Tous les Valets accoururent aussitôt avec des lumieres: Eh bon Dieu! Monsieur l'Abbé, que faites-vous donc là? vous voilà pendu comme un lustre, lui disait l'un; est-ce par pénitence; lui disait l'autre: non, c'est pour prêcher contre le faste; car, il est tout nud, ajoutait un troisième: enfin ils le descendirent, & lui prêterent une redingotte pour se retirer chez lui, hué, berné & compissé.

Le récit de cette scene faillit nous faire tous étouffer de rire le lende-

main , & chacun de nous eût voulu donner toutes choses au monde pour en avoir été témoin ; ce qui me donna envie de lui jouer un autre tour : tout ce que nous craignons , c'était, après cette catastrophe, de ne le plus revoir ; mais Mademoiselle de la B*** nous pria de n'avoir point d'inquiétude sur cela , & nous promit de le ramener dans nos filets autant de fois que nous en aurions besoin. Pour cet effet , elle lui écrivit la lettre du monde la plus touchante sur son accident, l'assura qu'il ne serait sçu de personne , & lui promit de l'en dédommager , sitôt que ses freres seraient retournés à leur quartier. Le sot avala la pilulle ainsi qu'on l'avoit prévu , & donna encore une fois dans le panneau.

Je le trouvai l'après-midi au Palais Royal. Les espérances flatteuses qu'on lui avoit données , n'avaient pas encore entièrement effacé l'impression de tristesse que lui avait causé sa déplorable aventure. Qu'a-

vez-vous , l'Abbé , lui demandai-je ? Que dois - je penser de cette physionomie équivoque ? la B*** aurait-elle fait la bégueule ? ce n'est pas son défaut , & avec un homme comme vous , elle aurait bien mauvaise grace.

Ce n'est pas tout-à-fait cela , reprit mon fat , en souriant d'un air mystérieux , & qui marquait beaucoup de satisfaction ; la B*** n'a pas seulement eu l'idée de ce que vous dites , & je ne conçois pas qu'elle vous soit venue ; mais il y a des jours malheureux , & le même accident me perdit sans ressource l'an passé avec la Duchesse de . . . que voulez-vous ? sans doute des enchanteurs. . . . Ah ! je commence à vous entendre ; vous avez vu la terre promise , & vous n'avez pu y entrer. C'est cela même , mon cher ; imaginez-vous Tantale , c'est exactement mon histoire.

Heureusement une réputation aussi brillante que méritée , me met à l'abri de ce côté-là ; & je ne crois pas

pas que la B. soit assez sotte pour prendre la chose au tragique ; elle est d'ailleurs trop éprise. J'aurais écrasé cet impudent , si nous ne l'eussions réservé à nos menus plaisirs ; je pris donc le parti de plaisanter avec lui sur son accident , & je ne finirais pas si je racontais toutes les impertinences qu'il entassa les unes sur les autres ; je lui proposais de venir souper chez Mademoiselle C . . . , mais je l'en pressai en vain , je ne pus l'y déterminer.

Nous ne remîmes qu'à peu de jours l'exécution du nouveau projet que nous avions formé : mais soit qu'il craignît encore le retour des freres , soit qu'il n'osât reparaître devant les Domestiques , il ne fut pas possible de le déterminer à revenir coucher chez Mademoiselle de la B... ; elle fut obligée de lui donner un rendez-vous chez une de ses amies, dont elle lui dit qu'elle avait exprès emprunté l'appartement ; mais à condition qu'il s'y rendrait sans

bruit & sans lumière pour la dé-
cance. Nous avions imaginé de
mettre en place de Mademoiselle de
la B. . . . une vieille Nègresse qui
lavait la vaisselle chez la Comtesse de
W. . . , & qui, pour quelques louis ,
se prêta volontiers à nos desseins ,
au moyen de la promesse que nous
lui fîmes de venir à son secours
aussi-tôt qu'elle nous appellerait ;
nous l'avions coëffée avec un grand
bonnet de dentelles , un désespoir
couleur de feu , lui accompagnait
agréablement le menton , beaucoup
de rouge , & pour surcroît d'agrè-
ments nous nous étions avisés de lui
peindre les sourcils en blanc & le
nez en jaune ; elle fut conduite entre
deux draps , en attendant le fortuné
mortel qui devait partager sa cou-
che. Mademoiselle de la B. . . se tint
dans la ruelle pour parler à l'Abbé,
& le mieux persuader lorsqu'il arri-
verait ; une femme qui l'attendait à
la porte du lieu désigné , le con-
duisit par la main, & l'introduisit sans

lumiere, ainsi qu'on en était convenu. Est-ce vous, cher Abbé, lui dit Mademoiselle de la B... si-tôt qu'elle l'entendit entrer? Oui, ma chere ame, lui répondit-il en cherchant le lit : mettez-vous promptement en état de vous coucher , & rien ne retardera plus notre bonheur. L'Abbé fit juger de son empressement par le peu de temps qu'il mit à sa toilette , & dans moins d'un instant , il se précipita dans le lit. La Nègresse l'y reçut de fort bonne grace ; & soit qu'elle eût oublié que nous étions là pour lui donner du secours , soit qu'elle crût n'en pas avoir besoin, elle n'appella point ; nous étions tous dans une pièce voisine avec autant de nos amis que nous en avions pu rassembler : de cet endroit nous ne perdions pas un mot , pas un soupir.

Quel est mon bonheur , s'écria l'Abbé ! quel embonpoint ! que cette peau est douce ! que cette haleine est délicieuse !... Les soupirs de ce vilain satyre nous annon-

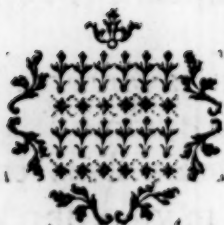
cerent que le temps de la catastrophe était arrivé ; la porte s'ouvrit avec fracas , & nous parûmes tous chacun avec une bougie à la main. L'étonnement de l'Abbé fut extrême , mais il ne paraissait pas fâché de se voir surpris en bonne fortune avec Mademoiselle de la B . . . Il le fut bien davantage , lorsqu'il la vit au milieu de nous ; il jeta les yeux sur celle qu'il avait jusques-là pris pour elle. Oh ! je ne puis vous peindre l'état où le jeta cette figure hideuse , lorsqu'il l'aperçut ; la tête de Méduse ne l'aurait pas mieux pétrifié : nous-mêmes , tout prévenus que nous étions , nous ne pûmes nous empêcher , en la voyant dans ce désordre , de jeter un cri universel. Cependant , ce monstre adressait à son vainqueur les paroles les plus tendres , en lui tendant des bras noirs & des mains décharnées qu'on aurait prises pour des griffes. Revenu de la première frayeur , il se jeta à bas du lit , & fit voir aux

Dames des appas propres à les dégoûter de l'espèce humaine pour toute leur vie.

Chaque homme s'était muni d'une énorme poignée de verges ; nous le fîmes danser de la bonne façon, & ce ne fut qu'après lui avoir fait faire plusieurs fois le tour de la chambre, que nous lui permîmes de se retirer, & d'aller conter sa bonne fortune à qui bon lui semblerait.

Quelques aventures de cette espèce, & la commodité des plaisirs qu'on trouvait dans cette Société joyeuse, m'y retinrent quelque temps : cependant, la séduction ne passait pas jusqu'à mon ame, mon cœur ne consentait point à l'impression qu'ils faisaient sur mes sens ; il n'entrait dans mes égarements que comme un Précepteur qui assiste aux amusements de son élève, & je ne me serais pas pardonné ce moment d'oïveté de ma

vie , s'il ne m'avait servi à amasser
un nombre infini d'histoires toutes
amusantes ou intéressantes , & qui,
je me flatte , serviront à remplir
agréablement ces mémoires.



HISTOIRE

*De Madame de R..., appelée
ci - devant la Comtesse de L...*

LA Comtesse de L... née à R... fut amenée fort jeune en France par son pere , qui y vint en qualité de Gentilhomme à la suite du N... & qui y mourut quelques années après. Livrée à elle-même , elle suivit naturellement le penchant de son cœur , qui la portait à l'amour ; sa taille élégante avait cet air que la nature donne seule , & dont elle cache le secret aux Artistes les plus habiles.

Son caractère était un composé de tous les extrêmes ; tout ce qu'elle sentait , elle le sentait vivement , sa plus légère estime était son amitié , son amitié de l'amour , & son amour

un délire ; elle ne reconnoissoit d'autres maîtres que ses desirs , & ses desirs étaient des fureurs. Avec des passions aussi vives on imagine facilement que ses jours ne furent pas uniformes & tranquilles ; c'est d'elle-même que j'ai appris toutes les particularités de sa vie , trop vive pour que la réflexion pût y changer la moindre chose , & trop sincère pour en cacher la moindre circonstance. Notre cœur , me dit-elle , est fait pour aimer , & nos sens pour jouir ; le seul plaisir peut nous faire connaître parfaitement notre existence.

Je respirai l'amour en respirant la vie ; dans l'âge où l'on éprouve à peine des sensations , j'avois des desirs ; ils croissaient à mesure que je croissais , & il devinrent des besoins , avant même que j'en connusse le nom. La lecture de quelques Romans servit à les développer ; mon imagination s'échauffait ; je sentais . . . je ne puis exprimer ce que je sentais ;

je n'aimais pas encore, mais je cherchais à aimer, & mon cœur volait vers tous les objets qui se présentaient à lui : avec de telles dispositions, vous imaginez que le premier qui l'obtint fut le premier qui m'offrit le sien.

Ce fut le jeune Marquis de V... , bien fait, aimable, riche & généreux ; il avait tout ce qu'il faut pour inspirer de l'amour & pour le faire trouver agréable. Nous passâmes ensemble une année, que je ne me rappelle que comme un enchantement ; le premier coup d'œil avait décidé ; nos cœurs s'étaient saisis l'un de l'autre à la première rencontre ; ils s'étaient unis sans convention, & il se séparèrent tout-à-coup sans reproche. Le Marquis prit la P... de M... , & il se trouva remplacé par le Comte de F... , sans que je m'en apperçusse. Nous vécûmes ensemble quelques mois, qui passèrent comme l'ombre ; son devoir l'appelait à l'armée, il me quitta, & le

jeune Duc de P . . . son ami , à qui il laissa le soin de me consoler , n'eut pas plus de peine à le faire qu'à me persuader de la convenance qu'il trouvait dans le nouvel arrangement qu'il me proposa , & qui ne dura pas plus que les autres ; il prétendit qu'il y avait de ma faute : il ne m'en souvient pas bien , tant il y a que nous nous quittâmes , & qu'en moins de trois ans je me trouvai en quatrième , sans que je puisse encore à présent dire comment tout cela se fit. Dans tous mes amans , mêmes goûts , mêmes plaisirs , même train de vie , tout servait mon illusion , & je me croyais encore à ma première inclination.

Mon cœur uniquement attaché à la même passion , n'avait pas fait la moindre attention sur la différence des objets : en effet , un amateur de musique n'écoute-t-il pas avec le même plaisir un Opéra de Rameau , un motet de Mondonville , pour retourner ensuite à Lully , sans , pour cela , qu'on puisse le taxer d'incon-

stance ? Quelle inconséquence ! tous les goûts pourront être variés , c'est le cœur seul qu'on veut asservir ; quelle injustice de préjugés ! cela me révolte , je ne m'y ferai jamais.

Il y avait cependant près de six semaines que j'étais libre , lorsqu'un Financier vint s'offrir , c'était Durillon , vieux débauché , aussi connu par ses richesses que par l'excès de son libertinage. On m'avait menée plusieurs fois à sa maison de M . . . où il était presque toujours au milieu d'une troupe de femmes & de jeunes gens perdus que les plaisirs & la bonne chère y attirait , & dont il était le jouet & la dupe.

Je le rencontrai à l'Opéra de Z... Je n'avais pas été chez lui depuis que le Comte de . . . était parti pour l'armée ; il m'en fit des reproches obligeants ; & comme il me pressait de lui promettre que j'irais dans la semaine , je lui avouai que je le ferais volontiers si l'on trouvait chez lui une compagnie moins nombreuse.

Il tira de ce discours la conséquence la plus avantageuse, & m'assura qu'il était enchanté de me trouver dans une disposition si conforme au goût qu'il avait depuis peu pour la solitude: il ajouta qu'il venait de prendre à l'extrémité du Fauxbourg Saint L. . . une petite maison isolée & tout-à-fait charmante, qu'une société de cinq ou six personnes aimables qu'il me nomma, y étaient seules admises; qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en augmenter le nombre & l'agrément, & que pour en juger, il me priait d'y venir souper pas plus tard que le lendemain, parce qu'il y avait un rendez-vous pour ce jour là: Je n'avais rien de mieux à faire, je l'acceptai.

Madame de la R. . . vint me voir le lendemain matin; nous étions depuis quelques jours inséparables; je lui fis part du souper de campagne, & je la priai de m'y accompagner: nous dinâmes ensemble, & nous partîmes dans sa voiture après la Comédie.

Elle avait cet équipage lesté qui a fait tant de bruit au Boulevard, & nous arrivâmes en moins d'une demi-heure. Durillon nous attendait : il vint au-devant de nous avec le Chevalier Dan... autre vieux libertin, mais qui n'étant pas comme les Financiers en état de satisfaire tous ses plaisirs, s'en procurait les moyens avec eux par sa basse complaisance.

Je présentai mon amie à Durillon, en l'assurant qu'elle ne diminuerait rien au plaisir qu'il m'avait vanté ; il lui fit un compliment poli, mais un peu froid, que je n'attribuai qu'à la résolution où il étoit de n'admettre que peu de personnes.

En attendant ceux qui n'étaient point encore venus, il nous proposa de visiter sa petite maison ; les appartements étaient petits, mais charmants, bien distribués ; des glaces superbes répétaient à la faveur d'un nombre infini de bougies, milles groupes de petites statues dont les attitudes n'inspiraient que

la volupté ; des meubles dont la commodité semblait y inviter encore davantage : c'était le Palais de Venus habité par Vulcain.

Il était onze heures lorsque nous eumes parcouru ce lieu charmant ; personne n'était arrivé : on se mit à table , elle était délicieusement servie ; nous y trouvâmes tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis , c'était un vrai souper de Financier : le Chevalier Dan . . . est amusant , & conte avec grace : Durillon est très-gai , & nous ne laissâmes pas que de passer une soirée fort agréable avec ces deux vieux satyres ; il était trois heures quand nous quittâmes la table. La nuit était belle , la Lune l'éclairait. Durillon nous proposa de faire un tour de promenade ; il me donna la main : le Chevalier prit celle de mon Amie , & nous descendîmes dans le jardin. Il me parut charmant ; je le dis à Durillon , qui me pria de ne pas précipiter mes éloges , avant

que d'avoir tout vu ; en effet , il me conduisit dans un bosquet où je demeurai ravie en extase : non , tous les lieux enchantés qu'on nous peint dans les Romans , les merveilles des Fées même ne donnent point d'idée de ce lieu charmant : on n'y voit que de la magnificence ; là on ne respire que la volupté. Je ne pus me refuser à la douce émotion que l'on éprouve en entrant dans ce lieu délicieux : pour m'y livrer entièrement , je cherchai un lieu propre à s'asseoir , un lit de mousse & de gazon s'offrit aussi-tôt à mes yeux sur le bord d'un bassin , où tombait une cascade dont le bruit agréable & moins monotone que celui d'un ruisseau , semblait tenir les sens suspendus entre la langueur & le plaisir. Durillon s'aperçut aisément de l'état où je me trouvais , il voulut en profiter, l'occasion était belle ; tout autre eût sans doute réussi ; mais les caresses dégoutantes de ce vieux débauché effarouche-

rent les plaisirs qui m'occupaient si agréablement ; la répugnance affreuse qui leur succéda tout-à-coup me donna des forces ; je me défendis comme un lion ; Durillon accoutumé à ces sortes de combats y était adroit ; j'avais été obligée d'abandonner beaucoup de faveurs pour en défendre de plus précieuses , mais envain ; ce que j'avais voulu sauver à ses caresses entreprenantes était déjà devenu la proie de ses mains libertines, & mes sens échauffés allaient me trahir , lorsque je parvins heureusement à dégager une jambe , & d'un coup de pied violent je l'envoyai tomber dans le bassin qui était vis-à-vis de nous ; sa chute l'étourdit au point , qu'au lieu de regagner le bord par où il était tombé , il alla se précipiter sous la cascade , où l'eau l'inondant de toutes parts , il perdit absolument la carte , & ne sachant de quel côté se sauver , il eut tout le temps d'éteindre l'ardeur de ses feux.

Cependant ,

Cependant, les cris qu'il faisait m'engagerent à appeler à son secours le Chevalier & mon amie ; mais soit que mes éclats de rire, que je ne pouvais calmer, étouffassent ma voix, soit qu'ils fussent trop éloignés ou trop occupés pour m'entendre, le pauvre Durillon resta près d'un quart-d'heure dans le bassin où il se débattait de toute sa force ; il y serait encore sans un jeune homme qui tomba comme du ciel pour l'entirer ; mais quelles furent la surprise & la confusion de Durillon, en reconnaissant ce jeune homme pour son neveu, qu'il avait fait enfermer à S. Lazarre trois mois auparavant : l'état où il le voyait ; le désordre où j'étais restée, ne laissaient rien d'équivoque sur la situation où il nous trouvait ; l'étonnement du jeune homme n'était pas moins grand ; aux noms d'oncle & de neveu, j'étais restée comme un terme ; nous étions tous trois immobiles ; Durillon n'était pas le plus

à son aise ; enfin , la nécessité de changer , & peut-être encore plus la honte , le déterminèrent à gagner les appartements : à peine fût-il parti que son neveu se jeta à mes pieds : au nom de Dieu , Madame , me dit-il tout tremblant , sauvez-moi des fureurs de mon oncle ; je vous conterai tout dans un autre lieu ; mais je suis perdu si je reste encore un moment ici.

La surprise où cette aventure m'avait d'abord jettée , fit place à l'intérêt que je sentis à l'instant pour ce jeune homme ; je le pris par la main , & sans perdre de temps , je gagnai le carrosse de mon amie qui nous attendait à la porte ; nous y montâmes , & j'ordonnai au cocher de gagner Paris avec toute la diligence possible.

Les marques de reconnaissance que ce pauvre garçon voulait me donner , étaient à chaque instant interrompues par sa frayeur ; le moindre bruit qu'il entendait derrière

nous lui faisait mettre précipitamment la tête à la portière , & la retirer encore plus vite : enfin nous arrivâmes à la porte S. Martin. Nous mîmes pied à terre sur le Boulevard, & lorsque le carrosse fut parti , nous prîmes un fiacre qui nous conduisit chez une de mes amies en qui j'avais beaucoup de confiance.

Toutes ces précautions me parurent nécessaires afin que Durillon ne pût savoir ce qu'était devenu son neveu ; il n'était pas encore six heures du matin lorsque nous arrivâmes chez Madame Saint Sernin ; j'eus toutes les peines du monde à me faire ouvrir : enfin nous entrâmes. Mon amie, à demi éveillée, nous regardait avec des yeux à peine ouverts , & ne pouvait imaginer ce qui m'amenait chez elle à cette heure avec un jeune homme qui portait , à la vérité , une physionomie distinguée, mais qui était fort mal équipé ; je lui appris en peu de mots ce que je savois , & j'ajoutai

que ce jeune homme que je lui amenais , & pour lequel je lui demandais un asyle , lui conterait sans doute le reste de son histoire que je brûlais d'apprendre.

Le besoin qu'il avait de Madame de Saint Sernin lui faisait une nécessité de nous instruire de ce qui avait causé sa situation ; la reconnaissance qu'il me devait semblait lui en imposer la loi , & son penchant, plus encore que toutes ces raisons , l'y portait encore ; car on ne laisse pas que de soulager ses peines en les racontant.

Sexe aimable & charmant , s'écria Randoncourt (c'est le nom du neveu de Durillon) en nous regardant toutes deux , ai-je jamais murmuré des maux que j'ai soufferts pour vous ; je ne me suis souvenu que des plaisirs que je vous devais ? quel cœur ingrat peut se plaindre des peines de l'amour & oublier ses bienfaits ?

Après cette tendre apostrophe il commença ainsi :

Mon oncle , que nous venons de quitter , s'unit avec mon pere par un double hymenée ; c'est-à-dire , qu'il épousa sa sœur en lui donnant la sienne : la femme de M. Durillon mourut peu de mois après son mariage , mais celui de mon pere fut plus heureux , il en eut sept fils. Les trois aînés entrèrent au service , le quatrieme prit le parti de la Robe , le cinquieme celui de la Finance , le sixieme eut un Bénéfice ; & comme on ne fut que faire de moi , on me destina au Cloître.

J'eus beau alléguer que je ne me sentais point appelé à la sainteté de cet état , il fallut obéir , & je fus mis aux Carmes de R... J'y trouvai une douzaine de jeunes novices qui , comme moi , victimes de l'intérêt , n'avaient d'autre vocation que la volonté de leurs parents ; après un examen de quelques jours , je fus admis à leurs secrets , & je partageai leurs plaisirs. Le Maître des novices était un vieux imbécille qui aimait

le vin, une bouteille de muscat nous assurait du sommeil le plus profond pour toute la nuit ; à peine était-il couché que nous nous rendions tous dans le clocher que nous avions choisi pour le théâtre de nos saturnales ; nous nous bornâmes longtemps aux plaisirs de la table , mais il n'était pas naturel qu'une douzaine de jeunes gens , dont le plus âgé avait tout au plus dix-neuf ans , & que l'on destinait à être Carmes , ne sentissent pas d'autres desirs : l'idée en était bien venue à chacun de nous ; mais la difficulté de l'exécution avait empêché de la communiquer , lorsque le hasard nous tira d'embarras ; je venais de sonner l'*Angelus* dans l'Eglise , & j'allais fermer les portes lorsque j'entendis quelque bruit dans un vieux confessionnal qui ne servait plus , & qu'on avait mis dans le bas du clocher ; j'approchai doucement , & quoique je ne pusse suivre exactement la conversation , ce que j'en entendis me

fit connaître qu'on n'y était pas en prières ; je voulus m'approcher davantage , mais comme je me glissais en me baissant , je marchai sur ma robe , & je manquai de tomber. Le bruit que je fis effaroucha ces timides colombes de la maison du Seigneur ; j'étais prêt à me retirer aussi , lorsque j'entendis quelqu'un dont la respiration précipitée décelait le trouble qui l'agitait ; j'approchai doucement : est-ce vous ? me dit-on d'une voix tremblante ; oui , répondis-je tout bas. . . . mon Dieu ! que j'ai eu peur. . . . Ne craignez rien , continuai-je , mais ne sortez pas , je viendrai vous chercher dans un moment : & en disant cela , je me retirai , & je fermai la porte à doubles tours.

Je courus faire part de cette aventure à mes camarades , qui me féliciterent tous de ma ruse ; il nous tardait fort que tout le monde fût couché pour aller voir de quelle couleur était l'oiseau que nous avions pris.

Tous me faisaient des questions auxquelles je répondais de manière à faire croître encore leur empressement ; je vantais une main qui m'avait parue charmante , un bras rond & potelé qui annonçait l'embonpoint le plus flatteur , un son de voix séduisant qui m'avait pénétré jusqu'à l'ame.

Que les moments sont longs quand on attend le plaisir ! enfin celui que nous desirions arriva ; nous nous rendîmes tous au clocher , un silence profond annonçait l'intérêt général , nous arrivâmes à la porte brûlant d'impatience , & palpitant de joie ; j'ouvre : celui qui portait la lanterne sourde en tire promptement la lumière. Dieux ! quel objet frappe notre vue. . . Un vilain marmiton crasseux , tapi dans un coin , nous roulant des yeux comme un chat pris au traquenard. Le bon tableau ! l'étonnement était peint différemment sur chaque figure selon la comparaison qu'il faisait de cet affreux

affreux cuistre avec l'idée charmante qu'il s'était faite d'une beauté toute céleste ; enfin , comme cette scène agissait à-peu-près de même sur tous les esprits , le profond silence où chacun était fut tout-à-coup rompu par un éclat de rire universel. Le pauvre marmiton était le seul qui ne riait pas , ne sachant ce que cela voulait dire , & comment tout cela finirait ; il s'était resserré dans un coin du confessionnal , & ne tenait pas une place grande comme la main , lorsqu'il me vint l'idée la plus folle qu'on puisse imaginer.

Mes freres , il n'est pas ici question de rire , dis - je avec le plus grand sang-froid ; nous tenons notre plus grand ennemi ; c'est l'esprit tentateur ; c'est le démon de la chair ; & en effet , il sentait furieusement la graisse ; mon avis est , comme nous n'avons pas l'honneur d'être Prêtres , que nous allions chercher nos Peres qui viendront ici en procession ; ils ont le pouvoir de se saisir

de lui ; ensuite ils nous le livreront après l'avoir fait bouillir dans une chaudiere d'eau bénite ; nous le jetterons au feu afin d'en être délivrés pour jamais : gardez-le bien , il est abattu aux pieds du Tribunal de la Pénitence , il ne peut vous échapper.

Miséricorde ! s'écria le pauvre marmiton. Au nom de Dieu, Frere Cyprien , regardez-moi ; je ne suis pas le Diable , je suis Michel votre garçon de cuisine, reconnaissez-moi. Non , tu es le Diable , s'écrierent mes camarades. Eh non , mes Révérends Freres , laissez-moi sortir , je vous promets de vous donner votre portion double pendant quinze jours , & de vous faire boire du vin de notre Révérend Pere Supérieur. Aces bonnes raisons nous commençâmes à croire qu'il n'était pas si diable qu'il était noir , & nous promîmes de l'absoudre s'il voulait nous confesser ce qu'il était venu faire dans le clocher. Après nous avoir

bien demandé le secret, que nous lui promîmes, il nous avoua que n'étant lié par aucun vœu il n'avait pas les graces de l'état, & que le démon de l'incontinence le tourmentant chaque jour, il venait tous les soirs au même endroit avec une fille qu'il nous nomma, & avec laquelle il devait se marier aussi-tôt qu'il aurait amassé quelque argent. Après nous être consultés, nous le laissâmes aller; mais au lieu de retourner à sa chambre, il nous guetta, & découvrit nos mystères. Comme il ne comptait pas trop sur notre discrétion, il résolut de nous prévenir en apprenant tout au Supérieur; il le fit, & s'y prit si bien, que, sans que nous nous en aperçussions, il le rendit témoin de nos pieux exercices.

La pénitence la plus sévère nous fut imposée, & nous reçûmes la plus vigoureuse discipline pendant plusieurs jours; enfin, révoltés de cette cruauté, nous résolûmes tous

de jeter ce qu'on appelle *le froc aux orties*. Nous allâmes nous réfugier aux pieds de l'Evêque; nous lui avouâmes nos fautes, & en lui apprenant notre répugnance pour l'état monastique, nous le suppliâmes d'employer son autorité auprès de nos parents.

C'était Monsieur de M... Prélat d'un esprit éclairé & d'une conduite exemplaire; il nous promit d'user de tout son pouvoir, & se joignit même aux Magistrats, qui interposèrent leur autorité pour faire cesser cette tyrannie; enfin nous fûmes tous réintégrés dans nos familles: vous assurer que nous y fûmes bien reçus, vous auriez peine à le croire. Pour moi, je fus envoyé à Paris par le coche de D... avec six chemises, un habit de drap brun, & deux paires de bas drapés; j'étais adressé à mon oncle, qui me fit travailler dans ses bureaux: je ne me sentais pas plus de vocation pour cet état que pour la vie Religieuse: aussi je ré-

solus de le quitter à la premiere occasion. J'étais encore bien jeune ; mais comme le goût du plaisir avait germé de bonne heure en moi , il avait déjà jetté de profondes racines dans mon cœur ; je ne voyais pas une femme , passablement jolie, sans ressentir la plus vive émotion : une entr'autres avait prodigieusement échauffé mon imagination , c'était la femme d'un Garde du Roi, qui , n'ayant pas assez de bien pour se soutenir dans son état , était obligée de le quitter , & sollicitait un emploi en province : grande , fraîche , brune & piquante , la volupté faisait le fond de sa figure , & ses yeux semblaient promettre tous les plaisirs que ses charmes faisaient désirer.

Chaque fois que je m'étais trouvé dans le cabinet de mon oncle à l'arrivée de cette aimable sollicituse , j'avais remarqué qu'il s'était toujours hâté de me congédier , & que le Laquais ne laissait plus entrer

personne ; je m'étais bien résolu de m'éclaircir sur les soupçons que me causaient ces visites fréquentes, & la solitude qu'on y cherchait.

Un jour que mon oncle m'avait renvoyé avec une besogne qui devait m'occuper au moins deux heures, je me dépêchai si bien qu'elle fut achevée en trois quarts d'heure, & j'allai la porter sur le champ, comme il me l'avait recommandé ; on ne m'attendait pas si-tôt : j'entrai sans précautions, & je n'eus rien à désirer sur l'éclaircissement que je cherchais. Mon oncle, heureusement, était encore en robe de chambre, ce qui lui fut très-commode ; pour la Dame, n'ayant pas eu le temps de réparer le désordre où je l'avais surprise, elle prit le parti de rester sur le canapé où elle était, en feignant de revenir d'un évanouissement ; mon oncle saisit sur le champ son idée : Madame, dit-il, s'est trouvée fort incommodée, elle est un peu mieux ; voyez s'il n'y a

personne pour lui donner le bras & la mener à son carrosse. J'aurai cet honneur , répondis je en présentant le mien , & je la conduisis à sa voiture où je montai avec elle : il était tout simple de ne la pas quitter dans l'état où elle paraissait être. J'avais soin de m'informer souvent de sa santé , & à chaque fois je m'emparais de son bras pour mieux m'en assurer ; elle se plaignit d'un grand mal d'estomac , je l'assurai que j'avais souvent éprouvé que la main appliquée dessus , soulageait infiniment ; j'ajoutai que la mienne avait une vertu toute particuliere. En proposant ce remede je l'exécutai ; on convint, au bout d'un moment, qu'il y avait du mieux ; j'assurai que la guérison serait entiere si je l'avais d'abord mise à nud ; un sourire qu'on fit pour toute réponse à ma recette , n'annonçait pas qu'on la refusait : en pareil cas ne pas refuser c'est accepter , & je profitai de la permission tacite. Comme je prétendais

que le mal était causé par des vents, à mesure qu'ils changeaient de place, je promenais aussi ma main ; enfin le carrosse arrêta : la cure était trop avancée pour quitter la malade, je montai chez elle. En entrant elle se jeta sur un lit de repos, de satin assez fanné pour faire imaginer que les autres meubles avaient été achetés à ses dépens ; je l'y suivis, & la guérison fut complète : mais cependant, après être trois fois retombée dans des évanouissements pareils à celui qu'elle avait eu chez mon oncle, il me demanda avec assez d'humour, lorsque je fus de retour, comment j'avais laissé la malade ; je répondis, ainsi que nous en étions convenus, que s'étant trouvée beaucoup mieux, elle avait continué à faire quelques visites, & que je l'avais quittée à moitié chemin. Cette réponse dissipa l'inquiétude que mon absence avait fait naître, & mon travail, qu'il avait commencé par juger très-mauvais, fut trouvé très-passable.

Je continuai mes visites à la malade, elle s'en trouva bien, & moi aussi.

L'emploi ne tarda pas d'être accordé au mari, qu'on ne demandait pas mieux que d'éloigner. Comme on était fort mal logé, on loua un appartement convenable : il m'arriva, pendant le déménagement, une histoire qui mérite bien de n'être pas oubliée.

Mon oncle était allé voir sa Dame de grand matin pour profiter du temps où le mari était allé à Versailles faire ses adieux à quelques-uns de ses anciens camarades ; je songeai aussi de mon côté à ne pas perdre cette occasion, ne sachant pas que la place était prise : heureusement, notre amie commune était debout auprès de la fenêtre, elle me vit arriver. Bon Dieu ! s'écria-t-elle, voilà mon mari déjà de retour ; il se fera douté de quelque chose ; je suis perdue s'il vous trouve ici ! Ce mari tout-à-fait débonnaire avait cepen-

dant été peint, pour rendre la chose plus touchante, comme un jaloux, un furieux, un homme à tout tuer : mon oncle se crut déjà mort.

Je vous ai dit que c'était pendant le déménagement ; il y avait un paquet de matelas, tout prêt à être transporté ; on n'imagina rien de mieux pour mon oncle, que de le rouler dans un de ces matelas, & de l'entortiller avec une couverture ; un signe que l'on me fit en entrant me fit entendre en partie ce dont il était question, & l'on m'expliqua le reste tout bas en quatre mots. L'idée de mon oncle roulé dans un matelas, pensa me faire étouffer de rire ; il me prit sur le champ une fantaisie unique, ce fut, au mépris des anciens services du vieux lit de repos, de lui préférer le paquet de matelas où était mon oncle ; je n'eus pas plutôt fait part de cette idée folle à Madame de. . . . qu'elle la trouva délicieuse, & se mit en devoir de l'exécuter : nous y procédions de

bonne grace , & mon pauvre oncle , qui enrageait de tout son cœur , eût sans doute été étouffé sous le poids du plaisir , si le véritable Amphitrion ne fût arrivé. Comme il était , ainsi que je vous l'ai dit , de complexion très-commode , il ne fut point fâché de me trouver chez sa femme , & il nous laissa achever paisiblement dans une autre chambre , ce que son arrivée avait si mal à propos interrompu ; il s'avisa , pendant ce temps-là , de faire enlever les matelas , & mon oncle fut jetté dans la charrette avec les autres meubles : malheureusement le Charretier , qui était ivre , accrocha une borne qui renversa la voiture , les meubles furent culbutés , & le paquet où était mon oncle venant à se défaire en roulant , offrit aux yeux du peuple amassé une grosse perruque , un petit homme & des gants blancs. Il était aussi étonné de se trouver dans le ruisseau , que les spectateurs l'étaient de l'y voir ; & les efforts impuissants

qu'il faisait pour se désemmailloter de la couverture, acheverent de déterminer les huées de tous les assistants : le Garde du Roi m'avait invité d'aller voir le nouvel appartement de sa femme, nous avions suivi de loin la charrette, & nous arrivâmes assez à temps pour aider mon oncle à se dépêtrer de sa couverture. Mais sa honte & sa confusion n'en furent que plus grandes lorsqu'il nous eut reconnus ; de notre côté nous ne pouvions retenir nos éclats de rire, ce qui le fit imaginer que nous étions complices du méchef & de l'accident qui lui arrivait. Il nous quitta la rage dans le cœur, en formant mille projets de vengeance ; il ne tarda pas à l'exécuter : le Garde du Roi perdit son emploi, sa femme, ses meubles, & moi je fus mis à S. Lazare, sans autre forme de procès. Il y avait six mois que j'y étais, lorsque je suis parvenu à escalader les murailles ; je me suis trouvé dans le jardin où

j'ai eu le bonheur de vous rencontrer , & d'où vous avez eu la bonté de me tirer. Ma liberté est votre ouvrage , & je me flatte que vous voudrez bien l'achever après l'avoir si généreusement entreprise ; mon oncle vous aime sans doute, (hélas ! qui pourrait s'en défendre ?) vous lui persuaderez aisément que je ne suis coupable de rien qui ait pu m'attirer sa haine & la punition que je viens d'éprouver ; car il faudra feindre d'ignorer tout ce que je viens de vous apprendre ; il ne me le pardonnerait jamais.

Le neveu de Durillon était de la plus jolie figure , sa taille était élégante , & l'état où il était ne diminuait rien aux agréments de sa personne ; il avait une de ces physionomies nobles qui sont toujours au-dessus des idées que l'on prend sottement des gens d'après leurs habits ; & , quelque brillante qu'eût été sa parure , on n'aurait jamais fait attention qu'à sa personne.

Les graces naturelles avec lesquelles il nous avait conté son histoire, avaient achevé de me déterminer; je l'assurai que j'avais pris le plus vif intérêt à tout ce qui le regardait, & je n'exagèrai rien sur les sentimens qui se développaient dans mon cœur; l'envie que j'avais de lui plaire était seule capable de m'y faire réussir: son intrigue avec la femme du Garde du Roi n'avait rien qui dût m'alarmer, & la façon même dont il nous l'avait contée, m'assurait que son cœur n'y avait eu aucune part. Je parviendrai facilement, me disais-je, à effacer le souvenir de ses plaisirs passés par des plaisirs présents.

Je le quittai dans cette flatteuse espérance pour aller trouver son oncle, qui se mit à rire dès qu'il m'aperçut; j'augurai bien de cette heureuse disposition, & j'en profitai pour lui exposer le sujet de ma mission. Il est déjà pardonné puisqu'il vous intéresse, me répondit obli-

geamment Durillon , & vous pouvez me l'amener quand vous voudrez. .

Mais comment diable, ajouta-t-il, se trouve-t-il toujours comme tombé des nues pour me tirer des aventures où je me trouve ? Je lui expliquai comment étant parvenu à escalader les murs de S. Lazarre , il s'était trouvé dans le jardin de sa petite maison qui en était voisine.

Durillon me conta sans mystère l'aventure des matelas , & nous en rimes sur nouveaux frais : j'allai porter ces heureuses nouvelles à Randoncourt, & je l'amenerai à son oncle qui le reçut avec bonté.

Cette aventure me lia plus étroitement avec Durillon ; il n'avait point oublié ses prétentions sur moi, & les efforts qu'il avait inutilement tentés dans le jardin lui tenaient au cœur ; il crut devoir s'y prendre autrement , & il m'envoya une déclaration d'amour à la Financière , c'est-à-dire , une rescription de deux cent

louis sur son Caissier , avec une promesse d'un contrat de cent pistoles.

J'étais sans fortune ; Randoncourt n'avait que des plaisirs & un grand fond de tendresse à m'offrir, d'ailleurs , c'était lui que son oncle avait chargé de cette négociation : comment refuser ? Je me rendis donc aux preuves d'amour de Durillon ; son neveu me pressa de lui en donner de celui que je n'avais pu lui cacher : j'étais en train de me rendre ; je venais de céder aux propositions de l'oncle ; comment résister à celles du neveu ?

Randoncourt eût peut-être dû me paraître plus vif que tendre , plus ardent que délicat , dévoré de trop de desirs pour chercher à les satisfaire par degrés ; il ignorait encore cet art voluptueux de détailler les charmes , mais il s'occupait de tout essentiellement, & laissait à ses transports le soin d'en faire l'éloge.

Nous n'eûmes point de ces conversations tendres & délicieuses qui remplissent

remplissent si agréablement les intervalles , parce que nous n'eûmes point d'intervalles ; un moment de méditation sur les plaisirs que nous venions de goûter , suffisait pour en préparer de nouveaux ; la rapidité de ses caresses me les eût fait prendre pour un songe , s'il y eût eu moins de réalité , & je crois qu'elles auroient été éternelles , si l'oncle , qui s'impatientait de n'avoir point de réponse de la commission dont il avait chargé son neveu , ne fût venu lui-même en apprendre le succès.

Le plaisir m'avait laissé un reste de tendresse , une impression de volupté dont Durillon se fit honneur , & cette idée le rendit très-satisfait de la disposition où il me trouva ; ce ne fut pas cependant sans peine que je vis son neveu contraint de lui céder la place , & l'événement justifia mes regrets. Si j'en avais eu une opinion plus avantageuse , il ne m'aurait pas été possible de la garder long-temps ; avec quelque adref-

se que Durillon dissimulât son malheur, quelques éloges qu'il prodiguât à mes charmes, il ne put me cacher long-temps le peu d'impression qu'ils faisaient sur lui. Bon Dieu! que la façon de louer du neveu était différente! Comme son état ne m'intéressait que médiocrement, je pris le parti d'en plaisanter, la raillerie acheva de l'anéantir. Ne sachant quel parti prendre, il eut recours à l'excuse ordinaire, la trop vive ardeur. . . . excuse si usée qu'il n'y a plus que les fots qui s'en servent, & les dupes qui s'en payent.

Quelque déconcerté que Durillon fût de son aventure, il fut encore plus étonné de la façon dont je la prenais; la réputation que j'avais ne s'arrangeait pas dans sa tête avec cette tranquille indifférence qu'il me voyait: aux diverses questions qu'il me fit pour en pénétrer la cause, je fis quelques réponses délicates, & même presque tendres, qui parurent le satisfaire; il se piqua même

de générosité, & prétendit que je ne devais rien perdre au malheur qui lui arrivait; il s'offrit de me dédommager par ces menus détails de l'amour, ces riens, charmants lorsqu'ils précèdent ou suivent une occupation plus sérieuse, mais qui ne furent jamais faits pour en tenir lieu: quoiqu'il en soit, je m'y prêtai, moins par goût que par complaisance.

L'air distrahit que je ne pouvais m'empêcher d'avoir, loin de rebutter Durillon, lui fit sans doute, par vanité, redoubler ses soins; comme il était le plus grand homme du monde pour les petites choses, il me força à lui prêter plus d'attention; de l'attention, il me conduisit à l'intérêt; dès qu'il s'aperçut que je commençais à en prendre, il le partagea bientôt, & son imagination se montant à mesure que la mienne paraissait s'échauffer, sa générosité se trouva récompensée par un miracle auquel il ne s'attendait pas plus

que moi ; enfin , le soin qu'il avait pris de mes plaisirs , devint la source des siens.

Durillon me quitta triomphant , & m'assura que je n'aurais à me plaindre de lui d'aucun côté ; j'eus effectivement lieu d'en être contente ; mais la contrainte où j'étais obligée de vivre , & qui m'empêchait de me livrer toute entière à l'amour que j'avais pour Randoncourt , diminuait beaucoup la satisfaction que j'aurais pu goûter dans l'abondance où je vivais.

Née vive , & habituée à ne connaître d'autre loi que mes desirs , je souffrais avec impatience l'espece de servitude où je me voyais réduite ; Randoncourt ne la supportait pas plus patiemment que moi , & nous résolûmes de nous affranchir de cet état de dépendance.

Le seul obstacle qui s'opposait à notre résolution , était le peu de fortune que nous avions ; nous ne voyions pas de moyen plus conve-

nable pour l'augmenter que d'enlever à notre oncle une somme assez considérable pour vivre dans un pays étranger , & nous mettre à l'abri de ses poursuites ; la force ouverte eût été difficile & dangereuse ; après avoir long - temps ruminé différents stratagêmes , voici celui auquel nous résolûmes de nous arrêter.

Durillon , outre le penchant invincible qu'il avait pour les femmes , était crapuleux & avait la noble habitude d'aller chercher des plaisirs obscurs au quatrieme étage.

Nous eûmes bientôt découvert une de ces maisons où il se rendait le plus souvent à pied , & où il passait une partie de la nuit : la connaissance de la maîtresse de ce réduit infame , ne fut pas difficile à faire ; Randoncourt ne lui eut pas plutôt fait part de notre projet , qu'elles'y prêta de la meilleure grace du monde , moyennant une douzaine de louis qu'elle partagea avec deux braves

qui étaient utiles à notre dessein, & la promesse de cent autres après la réussite ; l'exécution suivit de près notre résolution ; dès le surlendemain Durillon alla chez cette femme pour voir si elle n'avait rien de nouveau ; elle avait eu soin d'y faire trouver une jeune fille de treize ans, telle que ce vieux libertin les demandait ; il en fut si content, qu'il voulut y souper & y passer la nuit : mais à peine venait-il de se mettre au lit, que les deux braves enfoncerent la porte. Ah Dieu, ma fille ! s'écria l'un d'eux, en quel état vous vois-je ? qui vous a conduite ici ? quel est ce monstre avec qui je vous trouve ? il va payer de sa vie, l'affront qu'il fait à notre famille. Ayez moins d'emportement, mon frere, reprit l'autre, la vengeance à laquelle vous voulez vous porter est juste, mais il ne faut pas s'y livrer sur le champ, afin de la rendre plus complete.

Instruisez-nous, Lucette, par quel

accident vous vous trouvez dans ce lieu infame ; n'ayez point de peur , nous sommes persuadés de votre innocence ; rassurez-vous, & nous apprenez la vérité ; la petite fille qui était parfaitement instruite , se mit à pleurer, & dit qu'elle avait été enlevée au milieu de la rue , en revenant de chez sa maîtresse ; qu'elle avait été conduite en cette maison ; qu'on lui avait promis qu'elle allait être mariée à un Monsieur qui lui ferait sa fortune , qu'on l'avait mise au lit avec ce Monsieur ; & continuant à pleurer , elle conta avec une ingénuité feinte, tout ce qui lui était arrivé. Un rapt ! un viol ! s'écria le prétendu oncle ; qu'on aille chercher la garde & un Commissaire , nous apprendrons à Monsieur à respecter l'innocence , & l'honneur des familles. Pendant ce discours, le prétendu pere s'était saisi de Durillon , & voulait absolument l'étrangler ; il avait beau protester que tout cela était faux , que la D.. P...

était une malheureuse , qu'il avait bien payée , & que la petite fille était de la meilleure volonté du monde , & hors d'état depuis longtemps d'être violée : Dieu vengeur ! s'écria le pere , il ose joindre l'insulte à la violence ; non , laissez-moi faire , il ne mourra que de ma main Un peu de patience mon frere , la justice vous rendra raison de cet outrage ; allons promptement , un Commissaire , la garde... Durillon qui vit bien que tout cela ne pouvait que tourner fort mal , & qui , d'ailleurs , craignait l'éclat , tâcha , par les termes les plus soumis , d'appaier ces parents irrités.

Ecoutez , Messieurs, vous me paraissez des gens d'honneur & d'esprit , & vous savez , ainsi que moi , leur dit-il , que l'état où se trouve Mademoiselle votre fille , est sans remede ; l'éclat que vous voulez faire ne servira qu'à rendre public son déshonneur & le vôtre ; si vous voulez être raisonnables, je me charge

charge de la marier avantageusement , & de lui faire présent d'une dot honnête.

Nos deux coquins qui n'attendaient autre chose que cette proposition , se radoucirent un peu ; nous vous quittons du premier soin , répondit l'oncle ; nous nous chargeons d'établir notre fille à notre fantaisie ; pour ce qui est de la dot , voyons ce que vous êtes disposé à lui donner ; j'ai sur moi environ cent louis , reprit Durillon : c'est en vérité tout ce que je puis faire ; vous vous moquez de nous , dit l'oncle en colere ; vous êtes un insolent ; allons , nous vous apprendrons à qui vous avez affaire . . Eh mais, Messieurs, point de colere ; je vais vous faire un billet de cent autres louis ; nous voulons dix mille écus , ou point d'accommodement.

Le pere qui avait fait suspension pendant le traité de paix , voyant que Durillon ne se décidait pas , le reprit au collet pour le mieux

Partie III.

I

persuader , & tirant son épée : je suis las , dit - il , de tous ces pour parler ; & à quoi bon remettre aux longueurs de la justice , le soin d'une vengeance que je puis satisfaire moi-même , & sans éclat. Durillon se crut mort , & tombant aux pieds du pere , il lui promit tout ce que l'on demandait ; celui-ci se fit encore prier long-temps , & ne se rendit qu'après avoir reçu les cent louis , pour surcroit de consolation.

Il ne fallait pas moins qu'une situation si pressante , pour tirer de Durillon une somme si considérable ; d'ailleurs , il projetait à son tour d'aller porter sa plainte chez le premier Commissaire , dès qu'il serait libre ; mais ceux qui le tenaient en savaient autant que lui , & ne le lâcherent qu'après que le Caissier de Durillon leur eut compté la rescription de 30 mille livres , qu'ils nous remirent sur le champ , avec plus de bonne foi que je ne leur en aurais soupçonné ; il est vrai

qu'ils oublièrent de nous parler des cent louis qu'ils avaient reçu de plus, & nous leur comptâmes ceux que nous leur avions promis.

Si-tôt que Durillon fut relâché, il fit ses poursuites; mais la femme qui s'y était attendue avait pris la fuite avec ses deux compagnons.

Durillon vint chez moi le lendemain de cette aventure; il avait un air de tristesse, dont je feignis de ne me point appercevoir, & contre son ordinaire, il n'y resta heureusement que peu de temps.

J'avais tout disposé pour partir le soir même; ayant vendu tous mes meubles, & ramassé l'argent que j'avais, nous nous trouvâmes avec le montant de mes bijoux, environ cinquante mille francs, avec lesquels nous partîmes pour Bruxelles.

Il convient cependant de dire, pour la justification de Randoncourt, que les trente mille francs que nous emportions à son oncle, étaient le montant de sa légitime,

dont-il n'avait jamais pu rien tirer de ce vieux avare qui était son tuteur.

Nous faisions route avec diligence, & nous étions déjà arrivés à Valenciennes : pendant qu'on mettait les chevaux à la chaise, j'allai voir Madame de V...., une de mes amies, qui, depuis peu, était venue trouver en cette ville son mari, qui y avait obtenu une place importante; je ne m'étais proposé que de l'embrasser, & de partir sur le champ; Randoncourt devait venir me prendre chez elle; je passai les premiers moments sans inquiétude; mais voyant qu'il y avait plus de deux heures que je l'attendais, j'envoyai savoir à la porte ce qui pouvait retarder notre départ. Dieu! donnez-moi plus de force pour raconter ce malheur accablant, que je n'en eus alors pour le soutenir.

Comptant trop sur la sécurité de l'oncle de Randoncourt, nous n'avions pris aucunes précautions dans

notre fuite ; Durillon était venu chez moi un instant après notre départ , & il avait appris sans difficulté , que son neveu & moi venions de monter dans une chaise , & de partir avec des chevaux de poste ; il y courut , pour s'informer de la route que nous avions pris ; & ayant appris que c'était celle de Bruxelles, il avait envoyé après nous un Exempt & plusieurs Archers qui, courant à franc étrier , nous atteignirent , comme je l'ai dit, à Valanciennes ; ils avaient trouvé Randoncourt qui faisait mettre des relais à la chaise , & ils s'en étaient servis pour le remmener , n'ayant pu lui faire avouer ce que j'étais devenue.

Sans examiner combien la vengeance de Durillon était juste, je ne songeai qu'à la mienne , & je jurai qu'il mourrait de ma main ; s'il eût été présent , il n'est pas douteux que je l'eusse poignardé sur le champ.

Je partis pour Paris , où j'appris

facilement en arrivant que Durillon avait fait remettre son neveu à Saint Lazare ; il était clair que la somme dont on l'avait trouvé muni , était celle qui lui avait été extorquée , & Randoncourt n'avait pas même fait la moindre difficulté d'en convenir.

Le temps que j'avais mis en chemin , ayant un peu calmé mes premiers emportements , je songeai plutôt à délivrer mon amant qu'à le venger ; ce fut la résolution à laquelle je m'attachai ; elle n'était sans doute pas aisée à exécuter ; mais lorsqu'on est femme , & qu'on veut bien fermement ce que l'on a entrepris , il est bien rare qu'on ne réussisse pas ; voici comme je m'y pris.

Aussi - tôt que je fus arrivée à Paris , je m'habillai en homme , & j'allai trouver le Pere Supérieur de S. Lazarre ; je me jetai à ses genoux , & d'un air contrit & pénitent , je le suppliai de vouloir bien rece-

voir dans sa maison un jeune homme que la grace avait touché , & qui , détestant ses égarements , venait en faire pénitence , & se reconcilier avec la miséricorde divine ; l'air pénétré dont je prononçai ces paroles, toucha le bon Pere , & une bourse assez honnête que je le priai d'accepter pour ma pension, acheva de le déterminer à me recevoir.

Pendant six semaines que dura ma retraite , j'étais toujours aux exercices de piété avant les autres , & je n'en sortais que long - temps après eux ; cette ferveur me gagna l'affection du bon Supérieur , & il me faisait , depuis quelques jours , venir tous les soirs dans sa chambre, où il m'entretenait dans les bonnes dispositions que je faisais paraître ; c'était positivement ce que je desirais ; j'avais trouvé le moyen de pousser nos entretiens fort avant dans la nuit , & j'avais résolu un soir , lorsque tout le monde serait couché, d'obliger, le pistolet sous la

gorge , le Supérieur à m'ouvrir la chambre où mon amant était enfermé.

Pour ne rien entreprendre au hasard , je lui demandai si parmi les jeunes gens qui faisaient en sa maison une pénitence forcée , il n'y en avait pas un qui s'appellait Randoncourt ; j'ajoutai que j'avais été lié avec lui du temps de mes premiers égarements , & que je desirais de tout mon cœur pouvoir le porter à la pénitence ainsi que moi.

Quelles furent ma surprise & ma joie , lorsque j'appris que mon amant était libre depuis deux jours , & que Durillon avait été trouvé étouffé dans son sang ! mort digne d'un Financier , & de tous ceux qui se nourrissent du sang des malheureux !

Mon goût pour la retraite finit tout-à-coup , & j'en sortis le lendemain au grand étonnement du bon Supérieur.

J'eus bientôt trouvé Randoncourt,

qui s'était logé tout uniment chez son oncle en attendant l'arrivée de ses autres freres, qui, comme vous l'imaginez, ne tarderent pas à se rendre à Paris.

L'étonnement de Randoncourt ne pouvait être égalé que par sa joie, & rien ne pouvait surpasser la mienne, c'est toi, chere amie ! me dit-il en se précipitant dans mes bras ; oui, cher amant, lui répondis-je en le ferrant dans les miens ; & nous n'eûmes la force que de prononcer ces paroles ; elles furent suivies de ce silence délicieux, auquel l'ame se plaît à se livrer, lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénètre, & il ne fut interrompu que par un torrent de caresses.

Revenu de ce premier moment de délice, je racontai à Randoncourt le moyen que j'avais imaginé pour le tirer de S. Lazarre ; son étonnement lui laissait à peine la faculté de me marquer sa reconnaissance.

Ce n'est point, me dit-il, par de

vaines protestations que je veux vous la prouver ; mon oncle laisse au moins douze cents mille livres de bien : ma part ira bien à deux cents mille livres ; si cette petite fortune peut vous tenter , disposez-en , elle est à vous : je ne vous parle point du don de mon cœur , depuis longtemps , il est votre bien.

Vous concevez avec quel transport je reçus cette proposition ; je n'avais jamais conçu l'idée du bonheur que je goûtais. Hélas ! des nuages affreux l'obscurcirent bientôt ; la plus cruelle de toutes les passions , la jalousie , vint l'empoisonner : vous dire que je devins jalouse , c'est vous faire connaître tout ce que je sentis ; née violente & emportée , vous concevez à quels excès me porta cette horrible frénésie ; Madame de S. Sernin , cette amie chez qui j'avais conduit Randoncourt au sortir du jardin de son oncle , en fut le malheureux objet ; depuis long-temps son ami-

tié pour elle m'était devenue suspecte; les caresses mutuelles qu'ils se faisaient sans conséquence, même en ma présence, ne me paraissaient plus innocentes; enfin, un morceau de lettre que je trouvai, & que je reconnus pour être de la main de Madame de S. Sernin, acheva de confirmer mes soupçons; j'y vis, quoiqu'il contînt peu de mots, qu'il était question de *rendez-vous*; que le mot de *plaisir* y était souvent répété; mon nom s'y trouvait aussi, & plus bas il y avait: *elle sera bien attrapée*; la rage me saisit le cœur, & sans consulter d'autres mouvements que ceux de ma fureur, je lui écrivis que je la priais de venir me trouver sur le champ; pendant ce temps-là, je me munis de ce qui était nécessaire à ma vengeance; j'avais, sous différents prétextes, écarté tout le monde, & sitôt quelle fut arrivée, je fermai la porte sur nous.

C'est ici, amie perfide, que tu

vas recevoir le prix de ton infidélité; il faut prendre ce breuvage que je vais partager avec toi, lui dis-je, en lui présentant un verre où j'avais préparé du poison; elle fut longtemps frappée d'un étonnement qui ne lui permettait pas de me répondre; mais enfin, comme je la pressais, elle se précipita à mes pieds, en me protestant qu'elle n'avait jamais été coupable d'aucune perfidie; qu'elle ignorait ce qui pouvait me porter aux excès où elle me voyait; pour toute réponse je lui présentai le poison de plus près, & sans doute, dans l'aveugle rage où j'étais, je lui aurais arraché la vie, si l'on n'eût frappé à l'instant à la porte; l'espérance d'être secourue rendit les forces à ma tremblante amie; elle se releva, & me saisit le bras en jettant des cris aigus qui obligèrent Randoncourt à enfoncer la porte; car c'était lui qui frappait; il recula d'horreur en me voyant un poignard à la main; je

ne puis rendre compte des différents mouvements qui m'agitaient alors ; mais tournant tout-à-coup ma fureur contre moi-même , j'avallai d'un seul trait le verre empoisonné.

Cette action tira Randoncourt de la surprise où il était , & mon amie oubliant l'extrémité où je m'étais portée envers elle , il se jetterent tous deux sur moi ; mais trop tard , si j'eusse effectivement pris le poison ; heureusement la précipitation avec laquelle je m'en étais emparé , en voyant arriver ma rivale , m'avait fait méprendre de deux verres qui étaient pareils sur ma toilette ; celui qui ne contenait pas le fatal breuvage m'était tombé le premier sous la main , & au lieu de poison j'avais avallé un grand verre d'eau commune ; ce *quiproquo* me sauva la vie , & les premiers mouvements de fureur étant un peu calmés , les nuages qui obscurcissaient mon esprit , se dissipèrent peu-à-peu ; je passai bientôt de la fureur à

la tendresse , & je fondis en larmes en me jettant tantôt aux pieds de mon amie , tantôt à ceux de mon amant ; leur justification ne fut pas difficile : Randoncourt trouva dans ses poches les restes du funeste écrit qui avait causé notre malheur ; il ne contenait autre chose que les projets d'une fête que l'on voulait me donner , & dont on voulait me ménager la surprise ; mon repentir fut aussi vif que l'avait été mon emportement ; mais cette scene fit une si forte & si triste impression sur Randoncourt , qu'elle éteignit tout-à-coup son amour ; il me quitta comme un monstre , comme un tigre avec qui la vie n'est point en sûreté.

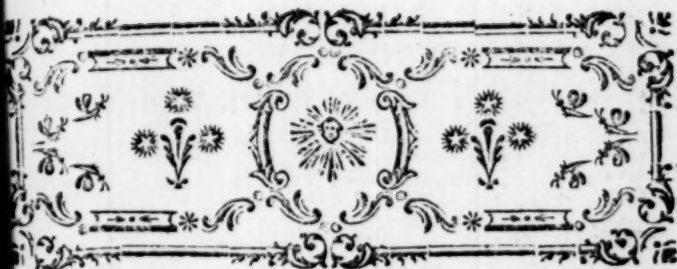
Le plus cruel repentir marche toujours sur les pas de la vengeance ; je gémis bientôt des malheurs où m'avait entraîné ma jalouse fureur ; j'en détestai la cause , & je sentis accroître mon amour par mes remords ; ils acheverent bientôt de

m'accabler ; la perte de mon amant ajoutait encore à mes regrets ; je sentais combien je l'avais méritée , mais je ne pouvais m'en consoler ; la vivacité de ma douleur , que rien ne pouvait calmer , me réduisit enfin à l'extrémité.

Randoncourt n'apprit pas ma situation sans y être sensible ; une lettre touchante que je lui écrivis , le détermina à me venir voir ; il fut pénétré de l'état où il me trouva ; l'amour n'était par si bien éteint dans son cœur qu'il ne pût y être rappelé par la compassion ; j'étais trop habituée à y lire , pour ne pas m'appercevoir de ce qui s'y passait ; il était lui-même trop vrai pour me le cacher ; mon amie , qui ne lui céda point en générosité , eut celle de me pardonner ; elle me rendit son amitié sans réserve , & j'eus la satisfaction de voir que le sentiment d'inimitié , que mes emportements avaient excité dans leur cœur , y avait fait une impression moins vive

que celle du raccommodement ;
cette aventure & la tendresse de
Randoncourt , qui devint peu de
temps après mon mari , sans cesser
d'être mon amant , me guérèrent
pour jamais de ces coupables excès
de jalousie , bien différents de cette
inquiétude , aussi douce que tendre ,
qui anime le plaisir , & dont l'habi-
tude même est un sentiment.

Fin de la troisieme Partie.



HISTOIRE DE CÉCILE.

QUATRIÈME PARTIE.

INTRODUCTION.

MON pere épousa Mademoi-
selle de C..., plus par
inclination que par intérêt; & les
motifs qui la décidèrent à ce mariage
furent précisément tout le contrai-
re; ils vécurent cependant assez bien
ensemble, & je suis le second fils
Partie IV. K

qu'elle lui donna; mais par une préférence injuste, elle voua toute sa tendresse à mon aîné, & cette prédilection est la cause de tous mes malheurs.

Mon pere, obligé d'être toujours à son régiment pour y remplir la place de Major qu'il y occupait, s'était reposé de notre éducation, ainsi que des affaires domestiques, sur les soins d'une épouse qu'il estimait.

Un espece de Gouverneur qui nous enseignait les mathématiques, & les usages les plus nécessaires suffisait pour nous disposer à recevoir l'éducation que mon pere se promettait de nous faire donner sous ses yeux; mais un coup de canon détruisit ses projets, & nous l'enleva à la bataille de Fontenoy.

Ma mere, dont les bons procédés de mon pere avaient enfin gagné le cœur, donna des larmes sinceres à la perte du meilleur des époux; mais son excessive tendresse pour

un fils qu'elle idolâtrait, se trouvant sans obstacle & libre désormais de se satisfaire, cette idée seule suffit pour la consoler. En effet, ce fils chéri fut comblé de présents, accablé de caresses, & les maîtres de toute espece lui furent prodigués.

Il était tout simple qu'il suivît les desseins de mon pere & l'exemple de ses ayeux en entrant au service; mais comment exposer une tête si chere aux dangers inséparables de ce métier, & dont mon pere venait d'être la victime?

On résolut donc de lui faire prendre le parti de la robe; je n'en fus pas fâché, parce que j'imaginai que ne demandant pas mieux de se défaire de moi, on ne manquerait pas de m'envoyer à la guerre, marcher sur les pas glorieux de mon pere; mais il m'eût fallu un équipage convenable, une pension honnête, & tout cela n'aurait pu se faire sans diminuer les dépenses que l'on faisait incessamment pour mon

frere , ce qui n'entrait pas dans les arrangements de ma mere ; elle imagina donc un moyen plus simple , ce fut de me faire prendre le parti de l'église ; j'allais être envoyé au Séminaire , lorsqu'un accident funeste empêcha l'exécution de ses desseins.

Un jour que ma mere était allée avec son fils chéri , pêcher à la ligne dans une petite riviere qui passe au bord de notre Château , pendant qu'il s'amusait à lire en se promenant , un poisson entraîna sa ligne au milieu de l'eau ; ma mere qui s'en apperçut la premiere , toujours attentive à lui épargner la moindre peine , fit tout ce qu'elle put pour rattraper la ligne de son fils que le courant emmenait ; mais s'étant trop panchée , elle tomba dans la riviere ; mon frere se mit à crier ; je n'étais pas loin , j'accourus ; peut-on balancer un moment à sacrifier sa vie pour celle de qui on l'a reçue ? je me précipitai dans l'eau , & tandis que mon frere s'occupait à appeler

du secours , j'eus assez de force & de bonheur pour sauver ma mere ; à peine fut-elle revenue à elle qu'elle demanda son cher fils ; il est allé vous chercher du secours , lui répondis-je avec indignation. Le reproche que vous voulez me faire de celui que vous m'avez donné , me dit-elle froidement , en ôte tout le prix.

O nature ! vos droits ne sont-ils pas immuables ! ces droits sacrés sont-ils donc aussi soumis aux caprices de l'esprit humain ! Ce discours de ma mere , que je n'avais pas plus prévu que je ne l'avais mérité , me perça le cœur , & la fièvre me prit sur le champ ; ma maladie devint sérieuse ; je restai plusieurs jours entre la vie & la mort , & je ne dus ma guérison qu'à ma grande jeunesse & à la force de mon tempérament.

Je n'avais pas cessé de demander des nouvelles de ma mere , on m'avait toujours répondu quelle était incommodée ; mais si-tôt que je fus

en état de sortir de ma chambre , je voulus courir à la sienne , on m'en empêcha ; je crus qu'elle avait défendu qu'on m'y laissât entrer , cet excès de dureté me pénétra l'ame du plus vif chagrin ; mais quelle fut ma douleur , lorsque j'appris qu'elle était morte ! grand Dieu qui lisez dans les cœurs ! vous vîtes dans le mien la profondeur de mon affliction ; on crut la diminuer en m'apprenant les dispositions avantageuses qu'elle avait faites en faveur de mon frere ; quoi qu'elles me réduisissent à ma simple légitime , je n'y fis pas la moindre attention. Je ne vis point dans mon frere l'usurpateur de mon bien , je n'y vis que le bourreau de ma mere , & ce fut à ce titre affreux que je lui vouai une haine éternelle.

Il me fit à l'instant transporter chez un de mes amis , où ma convalescence fut longue , malgré les soins que l'on prit de moi , parce que le sombre chagrin qui s'était emparé de mon ame s'opposait à ma guéri-

son ; enfin il se dissipa ; je revins à la vie , & ce fut l'amour qui m'y rappella.

Une jeune personne qui me l'avait rendue par ses soins , fut celle à qui j'en fis le premier hommage ; la pitié l'avait d'abord intéressée pour moi , la reconnaissance m'avait attaché à elle , & avec ces deux sentiments , deux jeunes cœurs vont bien loin.

HISTOIRE

DE CÉCILE.

L'Aimable Cécile était , comme moi , la victime de l'indifférence de ses parents ; ils avaient étouffé la voix de la nature pour n'écouter que celle des plaisirs ; accablés de dettes , ne sachant plus où donner de la tête , ils l'avaient abandonnée en fuyant leur patrie ; à l'âge de

huit ans, sans parents, sans biens & sans amis, celui chez qui j'étais avait eu pitié de son état, & avait pris soin de son enfance; il l'avait remise entre les mains de sa femme, & lui avait procuré toute l'éducation que sa fortune lui avait permis de lui donner.

Cécile marquait sa reconnaissance par les soins infatigables qu'elle prenait du ménage de son bienfaiteur; elle n'était pas née pour l'avilissement de cet état; mais les graces qu'elle y metait semblaient l'annoblir, & la bonté de son cœur lui faisait un plaisir d'un emploi si pénible; ce fut à la bonté de ce cœur que je dus les soins dont j'ai parlé, & je les payais de toute la sensibilité du mien.

Mon frere, à qui mon ami, qui était celui de toute notre famille, ne pouvait refuser l'entrée de sa maison, ne fut pas long-temps à s'appercevoir de ma tendresse pour Cécile, & d'après cette découverte,
il

il ne manqua pas de former des projets sur elle ; ce n'était pas qu'il eût de l'amour pour Cecile , il eût été bien pardonnable ; non , son cœur était incapable de ce tendre sentiment , il n'était fait que pour la haine , & son aversion pour moi lui tint lieu de penchant pour ma maîtresse ; il lui fit donc des propositions aussi malhonnêtes que ses sentiments , Cecile indignée les reçut avec le plus profond mépris , & mon frere résolut de s'en venger.

Il y avait déjà long-temps qu'il lui tenait des propos que je ne souffrais qu'avec peine , lorsqu'un soir après souper mon ami me proposa d'aller faire un tour de rempart ; il donnait le bras à sa femme ; je tenais celui de Cecile , lorsqu'en passant sous la porte de la ville , qui était fort obscure , mon frere nous rencontra ; il nous reconnut , s'approcha de Cécile & lui fit la plus grande insulte qu'on puisse faire à une femme ; Cecile jeta un cri que la réfle-

xion étouffa sur le champ , crainte de me compromettre , & mon frere fit un éclat de rire qui me le fit reconnaître ; mais je dissimulai un instant ma vengeance pour mieux l'assurer , & après avoir fait quelques pas , je remis Cecile entre les mains de mon ami , sous prétexte de quelques besoins ; je courus après ce scélérat , je l'eus bientôt rencontré : lâche , lui dis-je , vous n'osez me montrer la haine que vous me portez , & vous vous vengez basement sur une femme que j'aime , c'est ici qu'il faut me payer tous les maux que vous m'avez causés , défendez votre vie : en même temps je mis l'épée à la main , il tira la sienne , & nous fondîmes l'un sur l'autre comme deux dogues acharnés ; il se défendit avec une valeur que je ne lui avais pas encore connue , la haine lui donnait des forces surnaturelles ; mais l'amour outragé , la nature révoltée , le souvenir de la mort de ma mere , qui vint se

peindre à mon cœur , le remplirent d'une nouvelle rage ; je le pressai avec tant de fureur qu'il fut obligé de reculer ; en rompant quelques pas , le pied lui glissa & il tomba : relevez-vous, lui dis-je, je suis incapable de profiter de cet avantage ; il feignit de faire quelques efforts inutiles , & me dit qu'il s'était démis le pied ; je m'approchai en lui tendant la main pour le relever ; mais le monstre me plongea son épée dans la poitrine : ah traître ! m'écriai-je en tombant à ses pieds.

Cecile qui avait eu des inquiétudes , & qui les avait communiquées à mon ami , l'avait engagé à me suivre ; ils entendirent ce cri & accoururent à mon secours ; mon frere, qui les apperçut , se sauva à toutes jambes , il crut entendre tous les archers après lui ; troublé par le crime qu'il venait de commettre , peut-être déjà poursuivi par ses remords , il oublia que depuis quelques jours un pan de la muraille des

remparts était tombée , & courant toujours devant lui , il se précipita dans la rivière qui passe au pied des murs de la ville , & s'y ensevelit avec ses crimes.

Cependant , on m'avait rapporté à la maison sans connaissance , & l'endroit dangereux où se trouvait ma blessure , faisait croire à tout le monde que j'étais mort ; on attendait le chirurgien pour savoir s'il n'y avait plus d'espérance , il arriva , & après avoir sondé ma plaie , il jugea qu'elle n'était pas mortelle , mais que mon évanouissement ayant empêché le sang de couler , il s'était amassé dans la poitrine , & qu'il y avait à craindre que je n'en fusse étouffé ; il ajouta qu'il n'y avait qu'un moyen de pouvoir me sauver , c'était de trouver quelqu'un qui voulût succer ma plaie , & en tirer le sang caillé.

Cecile étouffée par l'affliction , était restée dans cet anéantissement stupide , plus effrayant que des cris

aigus ; mais aussi-tôt qu'elle entendit proposer ce moyen de me sauver la vie , elle sortit de cette létargie , & s'offrit avec transport pour me rendre ce service ; le chirurgien craignant qu'elle n'eût pas assez de force pour soutenir cette opération dégoûtante, la refusa ; mais elle se précipita sur moi avec une ardeur qui frappa tout le monde.

A peine cette bouche si chère eut-elle touché ma plaie, que je me sentis rappeler à la lumière ; sa douce haleine avait réchauffé mon cœur , & porté la vie dans tous mes sens ; quel objet touchant pour moi lorsqu'en ouvrant les yeux, j'aperçus la tendre Cecile qui soutenait ma tête d'une main , & de l'autre attendait le premier battement de mon cœur ; sa bouche était collée sur ma plaie ; elle eût voulu y souffler son ame, elle l'inondait de ses larmes qui se mêlaient avec mon sang.

Que ce spectacle était attendrissant ! tous ceux qui étaient présens,

les mains jointes , les yeux remplis de pleurs, étaient demeurés immobiles , & semblaient pénétrés de douleur , de tendresse & de respect pour une scène si touchante ; ô sensibilité , douce vie de l'ame ! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais attendri !

Au bout des vingt-quatre heures , le chirurgien vint lever l'appareil , tout le monde était autour de mon lit , & Cecile , qui ne l'avait pas quitté , semblait attendre l'arrêt de sa vie & de sa mort ; la plaie se trouva vermeille ; je n'avais pas la moindre apparence de fièvre , & la réponse du chirurgien , qui passait même les espérances , remplit toute l'assemblée de joie & de satisfaction ; je me sentais plus à mon aise après le pansement , & je demandai qu'on me laissât reposer ; chacun se retira , & je m'endormis ; sur ces heureuses apparences d'une guérison prochaine , chacun alla se coucher ; mais Cecile , avant de monter dans sa chambre, voulut voir si je dormais ;

elle s'approcha de mon lit , & pour mieux s'en assurer , elle se mit à genoux , pour juger de mon sommeil par ma respiration ; dans ce moment je fis un mouvement , & en me tournant de son côté , je posai ma tête sur la manche de son manteau de lit ; Cecile n'osa plus se retirer crainte de m'éveiller , & n'ayant pas de ciseaux pour couper cette manchette , elle se résolut de passer la nuit dans cette attitude gênante , après avoir arrangé de son mieux son mouchoir sous ses genoux ; enfin , le sommeil l'accabla vers le matin , & je ne fus pas peu surpris en m'éveillant de la trouver en cette posture ; je lui en demandai la raison , elle me la conta avec cet air tendre & naïf qui lui était si naturel , & qui ajoutait encore à l'intérêt qu'inspirait , une attention si délicate ; j'en fus si transporté , que je ne pus m'empêcher de la conter à tout le monde , & chacun en parut pénétré.

Ma guérison fut encore plus

prompte qu'on ne l'avait même espéré , & je la dus sans doute aux soins de ma chere Cecile ; ma convalescence fut cependant retardée , par la peine que me fit la nouvelle de la mort de mon frere, malgré tous les chagrins qu'il m'avait fait essuyer , malgré l'état où j'étais encore réduit par sa main fratricide ; je ne pus me refuser aux sentiments d'une vive affliction ; les circonstances de sa mort étaient si malheureuses ! non , je puis m'empêcher de revenir à cette reflexion accablante ; pourquoi les sentiments de l'amour & de la nature , ces seules consolations de la triste humanité , pourquoi n'ont-ils pas les mêmes droits sur tous les cœurs ?

Lorsque ma santé fut entièrement rétablie , je ne songeai qu'à donner des marques de ma reconnaissance & de ma tendresse à ma chere Cecile, en partageant avec elle la petite fortune dont la mort de mon frere venait de me mettre en possession ; je

n'avais encore que vingt-quatre ans; mais ayant perdu mon pere & ma mere, je ne crus devoir rendre compte de ma conduite à personne.

Je fis part de mes dispositions à Cecile, qui s'y refusa quelque temps par délicatesse; mais enfin, vaincue par mes prieres & par son inclination, elle se rendit à mes instances, à condition, cependant, que nous irions demeurer à Paris, pour éviter les petites mortifications que son état passé pourrait peut-être me causer dans une ville de Province, où les femmes ne verraient pas sans envie sa nouvelle fortune.

Cette proposition était trop de mon goût pour m'y refuser, & je desirais, plus qu'elle, m'éloigner des lieux qui, jusqu'alors, m'avaient été si funestes; j'employai le moins de temps qu'il me fut possible, à mettre mes affaires en ordre, & nous partîmes pour Paris, après avoir donné des marques de notre reconnaissance au généreux ami à qui nous avions tant d'obligations.

Arrivés à Paris , nous donnâmes les premiers jours au repos dont nous avions besoin , après tant de troubles & une route de cent lieues ; nous employâmes aussi ce temps à prendre quelques arrangements , pour voir par ordre tout ce que cette Capitale du monde peut offrir de curieux à de jeunes gens arrivés de leur province ; nous eûmes aussi quelques emplettes à faire , après quoi nous nous livrâmes aux plaisirs que nous avions projetés ; celui qui flatta le plus Cecile , fut la comédie française ; elle ne pouvait se lasser d'admirer l'inimitable actrice qui en fait l'ornement.

Un jour que nous y étions arrivés de bonne heure , j'entendis prononcer mon nom dans une loge voisine ; je me retournai avec la précipitation ordinaire à un homme qui s'entend appeller ; & comme je vis qu'on me regardait sans me parler , je demandai ce que desirait de moi celui qui m'avait appelé ; un

Monfieur me répondit que c'était lui qu'on avait nommé , & ajouta obligeamment qu'il était flatté de porter le même nom que moi : cependant , cette conformité de noms lui fit faire plus d'attention à ma figure, & il crut y trouver des traits qui ne lui étaient pas inconnus ; plus il me regardait, & plus il fe perfuadait que nous étions parents , ce qui le porta à me demander poliment de quelle province j'étais ; je lui appris que j'étais né à Q . . & fils de Monfieur de V . . . Major du régiment de R... ; vous êtes donc mon neveu , s'écria-t-il en fortant de fa loge pour courir à la mienne ; j'en fis autant de mon côté , & nous nous embrasâmes à plusieurs reprises avec une effufion de cœur , qui intéreffa tous les fpectateurs ; il me demanda fi l'aimable perfonne qui était avec moi était auffi de la famille ; je lui répondis qu'elle en ferait bientôt ; mais le fpectacle qui commença nous empêcha de pourfuivre nos questions réciproques.

Après la Comédie , mon oncle m'emmena souper chez lui , & m'apprit comme étant sorti très-jeune de la maison paternelle , où on le croyait mort depuis long-temps , & après avoir passé par différents états , il était actuellement attaché au ministère , & occupait une place supérieure ; il me pria de lui donner des nouvelles du pays ; il avait vu la mort de son frere dans les papiers publics ; je lui appris celle de ma mere , & la fin tragique de mon malheureux frere ; il marqua beaucoup de sensibilité pour mes malheurs , mais il ne me parut pas content du mariage que je me proposais ; il eut cependant toutes sortes d'égards pour Cecile , & je n'eus pas lieu de me plaindre de l'accueil qu'il lui fit : il nous invita à revenir dîner chez lui le lendemain ; nous y allâmes ; ses caresses , ses attentions , ses prévenances redoublèrent pour Cecile ; tant de marques d'amitié me firent croire qu'il était absolument revenu de la répugnance que

je lui avais trouvé la veille pour notre mariage.

L'esprit, la beauté, la douceur de Cecile, auront fait ce changement, me disais-je ; qui pourrait résister à tant de belles qualités ! cette pensée est si naturelle à un amant, que je ne pus m'y refuser. Le nom de niece qu'il lui donna quelquefois, servit encore à m'y confirmer.

Cette idée flatteuse, jointe à celle de mon prochain bonheur, m'inspira une gaieté que je n'avais jamais ressentie.

Mon oncle avait rassemblé plusieurs personnes aimables, dont la plupart avaient des talents ; on proposa de faire de la musique ; Cecile l'aimait beaucoup, & en savait un peu, je l'engageai à chanter quelques morceaux qu'elle savait ; après quelques airs d'opéra, elle chanta *jusques dans la moindre chose* ; cette romance charmante était dans sa nouveauté, & Cecile la rendait plus agréable encore ; le son de sa voix

était le plus touchant que j'aie jamais entendu en ouvrant la bouche ; sa physionomie devenait si intéressante , ses yeux devenaient si tendres , qu'elle portait la volupté dans tous les cœurs ; elle pénétrait jusqu'au fond de l'ame , & y entraît par tous les sens.

Toute l'assemblée parut enchantée , mais mon oncle fut ravi , transporté ; il ne voulut pas absolument nous laisser aller de toute la journée , & après avoir soupé chez lui , il nous renvoya dans son carrosse.

En rentrant chez nous , nous ne trouvâmes point mon laquais , qui composait alors tout notre domestique ; nous l'attendîmes en vain pendant deux heures ; comme il se faisait tard , nous prîmes le parti de nous aller coucher , mais il se trouva que mon lit n'était pas fait ; Cecile voulut m'aider à le réparer ; nous y travaillâmes en polissonnant ; quand elle avait étendu le drap d'un côté , je le tirais de l'autre , la couverture ne fut pas mieux ajustée , la courte-

pointe fut mise la tête aux pieds ;
enfin , Cecile impatientée prit un
oreiller, & me le jeta à la tête ; je la
menaçai de me venger , elle se re-
trancha dans la ruelle ; je sautai par-
dessus le lit , je voulus l'embrasser ;
en se défendant le pied lui glissa ,
elle tomba à la renverse sur le lit ,
son mouchoir s'était dérangé , je ne
pus m'empêcher de couvrir de ma
bouche ce qu'il laissait à décou-
vert ; la sienne voulut proférer quel-
ques reproches , j'eus soin de l'en
empêcher par de nouveaux baisers ;
le ton dont elle me les faisait , était
plus tendre qu'imposant , & ses
tendres plaintes , en expirant sur ses
levres, se changèrent bientôt en sou-
pirs ; l'amour qui me donnait des
forces, les ôtait à Cecile, & j'abusai,
ou j'usai de ma victoire.

Dans l'état où étaient nos affaires ,
ce n'était avancer mon bonheur que
de quelques instants , & il m'avait
paru plus doux de le devoir à l'a-
mour qu'à l'hymen ; si je l'avais
obtenu de l'un , l'autre allait me

l'affurer pour jamais ; ce tendre raisonnement que j'apportai, pour excuse aux reproches de Cecile , l^{re} calma ; mes vives caresses la rassurerent , & pour nous éviter la peine de faire deux lits , je la déterminai à partager celui à qui j'avais tant d'obligation ; aux plaisirs de l'amour succéda un sommeil voluptueux ; nous y étions encore ensevelis lorsque j'entendis marcher dans ma chambre ; j'entrouvris le rideau ; quelle surprise & quelle confusion pour Cecile qui s'était aussi éveillée ! c'était mon oncle ; mon laquais qui s'était enivré la veille , n'avait pas osé rentrer , & n'était revenu que le matin ; il était dans mon antichambre à attendre mes ordres, lorsque mon oncle était venu me demander : comme il imaginait que Cécile était encore dans son appartement , & qu'il n'y avait aucun inconvénient à le laisser entrer dans le mien , il ne s'y était point opposé.

La confusion où la visite de mon oncle

oncle me jettait , m'avait interdit ; je ne prononçais que la moitié des mots que j'avais bien de la peine à trouver , il prit cet embarras pour du sommeil , & me conseilla de me rendormir encore une couple d'heures , & sortit en me promettant de repasser au bout de ce temps.

Comme il n'était pas encore jour dans ma chambre, je me flattais qu'il ne s'était apperçut de rien ; Cecile était inconsolable , & se reprochait sa faiblesse , avec les marques d'une douleur qui m'accablait ; la présence du domestique lui donnait encore une autre inquiétude ; une commission que j'imaginai de lui donner nous tira d'affaires.

A peine fut-il parti , que j'employai toutes les raisons que put me fournir ma tendresse , pour tâcher de la tranquilliser ; j'y réussis pour un instant ; mais quand elle vit que mon oncle ne revenait point , elle crut sa honte certaine , & se livra au plus affreux désespoir ; je crus

que le seul moyen de le calmer était de réparer le mal qui le causait , en célébrant promptement notre mariage.

Je fis tant de diligence, qu'avec un peu d'argent , tout fut prêt pour le surlendemain. Cette nouvelle avait apaisé les transports de Cecile , & la trouvant dans un état plus tranquille , je la laissai seule , pour aller apprendre à mon oncle les dispositions que je venais de faire pour la cérémonie , & le prier de vouloir l'honorer de sa présence ; je ne le trouvai point chez lui ; j'appris qu'il était à Versailles pour des affaires importantes , & qu'il n'en devait pas revenir avant la fin du mois ; il y avait encore dix jours : dans une autre circonstance , ce délai ne m'aurait pas paru assez long pour ne pas attendre son retour , mais le repos de ma chere Cecile m'était trop précieux pour le différer d'un moment ; d'ailleurs je ne fus pas fâché , que dans le cas où mon

oncle se serait apperçu de quelque chose, il ne pût revoir Cecile avant qu'elle fût dans un état à l'obliger de lui conserver l'estime qu'il avait marquée pour elle auparavant.

Cependant ma chere Cecile n'avait point cet air de satisfaction que donne l'espérance d'un bonheur prochain; je lui en demandai plusieurs fois la raison, elle ne put m'en donner aucune, sinon, qu'un secret pressentiment lui faisait craindre que ce moment heureux ne fût plus éloigné que nous ne le pensions; je ne vis, dans cette tendre inquiétude, qu'une preuve de l'excèsif attachement qu'elle avait pour moi.

Enfin, ce jour si désiré arriva; comme je ne connoissais personne à Paris, je n'avais assemblé que ceux qui étaient nécessaires pour servir de témoins; j'avais même été charmé d'écarter cette pompe importune, qui n'est faite que pour la vanité, & qui convient si peu à un

hymen dont l'amour est le ministre : son flambeau devait seul éclairer cet heureux jour ; tout était prêt ; je donnais la main à Cecile , & plein d'une tendre gaieté, je la raillais sur ses terreurs paniques.

Hélas ! elles ne tarderent pas à être justifiées. Comme nous descendions , un grand homme se présenta à nous , & me demanda si je n'étais pas Monsieur de V , & si cette Demoiselle ne s'appellait pas Cecile M ? A peine lui eumes-nous répondu qu'il ne se trompait pas , qu'il me dit qu'il était chargé de deux ordres du Roi pour se saisir de nous : il était suivi d'un homme en robe , qui s'annonçait pour un Commissaire , & qui était escorté d'une douzaine de gens mal équipés , qui se mirent en devoir de me prendre au collet : doucement , leur dit le Commissaire , Monsieur a l'air d'un galant homme , qui obéira de bonne grace aux ordres que nous avons à lui signifier ;

je confirmai ce qu'il venait de dire , & je demandai ce que portaient ces ordres : on ne me répondit autre chose, sinon qu'ils leur enjoignoient de s'emparer de nous.

Comme je n'avais rien qui dût m'inquiéter , & que je comptais sur le crédit de mon oncle pour justifier mon innocence , je demeurai dans une pleine tranquillité , & je n'eus d'autre inquiétude que celle de voir retarder un moment que j'avais désiré si ardemment.

Mais , Dieux ! quelle fut ma douleur , lorsque je vis qu'on me séparait de Cecile ! Il me sembla qu'on m'arrachait le cœur : nous nous tendions tous deux les bras , sans pouvoir proférer une parole ; on la pressa de monter dans un fiacre , & l'on me porta dans un autre , & je l'eus perdu de vue en moins de temps que je ne puis le dire.

Où l'emmenez-vous ? m'écriai-je. Je veux la suivre.... Quel pouvoir

inhumain nous sépare ? Dieu vengeur , ayez pitié de l'innocence opprimée !

Sourds à mes cris , muets à mes questions , les barbares qui me conduisaient , au lieu de me répondre , pressaient leur voiture d'avancer.

Chaque pas des chevaux , chaque tour de roue m'arrachait l'ame ; je vis que l'on passait les portes de Paris : où prétendez-vous donc me mener ? Quel est mon crime ? Il semblait que je parlasse à des rochers ; enfin , à deux lieues environ , autant que j'en pus juger par les souffrances que j'avais éprouvées , & par la diligence du carrosse , on le fit arrêter , pour me faire monter dans une chaise de poste qui m'attendait ; l'Exempt y prit place avec moi , & un des hommes qui nous avait accompagnés , nous suivit à cheval.

Au nom de tout ce qui peut vous toucher , Monsieur , dis-je à mon conducteur , lorsque nous fumes

seuls : si vous êtes sensible à la pitié, apprenez-moi ce qu'on va faire de Cecile.

N'ayez point d'inquiétude sur son compte , me répondit-il assez poliment ; elle sera bien traitée , & rien ne lui manquera. Ah ! Monsieur , que je vous ai d'obligations ! Quand pourrai-je la voir ?

Elle est à présent dans un Couvent , ajouta-t-il , sa pension y est assurée pour sa vie , & je doute qu'il vous soit jamais permis de la revoir. Jamais , m'écriai-je ! A ce mot affreux , il me sembla que le fil de ma vie , qui tenait encore à Cecile , & qui , à mesure que je m'en étais éloigné , s'était étendu avec les plus cruelles souffrances , se rompit tout-à-coup par une secousse violente : je tombai dans un évanouissement , dont je ne revins que long-temps après , car , en ouvrant les yeux , je me trouvai à B , qui est à trente lieues de Paris ; ce fut-là que l'Officier de Police qui me condui-

fait , me signifia que l'ordre dont il était porteur , m'en exilait , & me consignait à Q....., lieu de ma naissance. Lorsque j'y fus arrivé , j'écrivis mon infortune à mon oncle ; mais après plusieurs lettres , j'en reçus une réponse , où il y avait plus de politesse que de sensibilité : il conjecturait que des personnes d'autorité , par zèle pour mes intérêts , ayant appris le mariage peu convenable que j'étais sur le point de faire , & désespérant de pouvoir réussir par la voie de la persuasion , avaient employé leur crédit pour le rompre , & que ce seul moyen de faire changer mon sort , était d'y renoncer.

D'y renoncer ! m'écriai-je , je renoncerais plutôt à la vie.

De quelle autorité peut-on empêcher qu'un homme libre s'unisse , par les sains nœuds du mariage , avec une femme vertueuse , qu'il aime , & dont il est aimé ? Les Loix sont-elles faites pour protéger , ou
pour

pour opprimer les Citoyens ? L'intérêt même de l'Etat ne le demande-t-il pas ?

Plein de ces idées , j'écrivis au Ministre un long mémoire , dans lequel je mis peut-être trop de chaleur ; quoiqu'il pût en arriver , j'en attendais la réponse ; au bout de peu de jours , j'en reçus une de mon oncle , qui m'apprenait que le manque de respect qui se trouvait à chaque ligne de mon mémoire , était regardé comme un crime de Leze-Majesté , en la personne de son Ministre , & qu'il ne me restait que le temps de fuir , si je ne voulais être enfermé pour le reste de mes jours.

Je ne puis me rappeler tout ce que je dis , en apprenant cette affreuse nouvelle ; l'emportement & la fureur le dictèrent , sans doute.

Cependant il n'y avait pas de temps à perdre ; je pris ce que j'avais de plus précieux ; & après avoir , encore une fois , recommandé le soin de mes affaires à mon ancien

ami, je partis pour B.... J'y trou-
vai un vaisseau prêt à y faire voile
pour la Hollande : comme le choix
du pays m'inquiétait peu, je m'y
embarquai, & nous partimes le
soir même.

Après cinq jours d'une naviga-
tion heureuse, nous arrivâmes à
Amsterdam; ce magasin de l'Europe,
cette ville si florissante, ne fit sur
moi aucune impression : tous les
lieux où je ne trouvais pas Cecile,
étaient pour moi des déserts.

Je parcourus quelque temps les
villes les plus célèbres de la Hol-
lande, avec la même indifférence :
accablé de tristesse & d'ennui, je
résolus d'aller en Angleterre, & j'y
traînai encore avec moi la tristesse
& l'ennui.

La vapeur épaisse qui couvre
cette île, augmenta ma mélancolie;
tout me déplaisait; la compagnie
m'était à charge; la solitude m'était
affreuse; la lumière me faisait peine;
les ténèbres m'affligeaient; tout

m'était odieux ; enfin , je me devins insupportable à moi-même , & je résolus de me délivrer de cet état affreux. Une faible lueur d'espérance me retenait encore , lorsque je reçus une lettre de mon ami , à qui j'avais écrit depuis mon arrivée à Londres , pour savoir des nouvelles de Cecile ; cet écrit fatal m'apprenait qu'elle avait pris le voile dans le Couvent où on l'avait enfermée , peu de jours après notre séparation ; qu'en faveur de la ferveur qu'elle avait montrée , on avait abrégé son année de Noviciat , & qu'elle venait de prononcer ses vœux.

Ce coup m'abasourdit ; je ne sentis point cette douleur aigue que j'avais éprouvée aux différents malheurs que j'avais essuyé ; sans doute , la faculté de sentir était épuisée en moi , & je ne me trouvais de forces que pour accomplir le funeste dessein que j'avais formé depuis long-temps.

Ma douleur ne manqua pas de me fournir des sophismes qui justifiaient ce funeste dessein ; quel que soit l'amour de la vie , une douleur continue l'affaiblit peu à peu , & le désespoir l'éteint tout-à-fait.

Lorsque je me fus arrêté à cette terrible résolution , je sentis un calme intérieur que je n'avais pas éprouvé depuis long-temps ; j'étais alors à Douvres : Je m'avançai vers le port , d'un pas ferme & d'une ame tranquille. En jettant mes regards sur les côtes de France , un soupir douloureux sortit du fond de mon cœur , quelques larmes vinrent mouiller mes paupieres ; je m'assis sur le rivage , la tête appuyée sur ma main , je regardais fixement la mer qui allait être mon tombeau ; elle était tranquille ; un vent frais en agitait doucement la surface , & amenait , à pleines voiles , une barque qui paraissait venir de Calais ; hélas ! me disais-je , ce sont peut-être de malheureux proscrits , qui

fuient , comme moi , leur patrie ; cette pensée m'intéressait pour cette barque , à mesure qu'elle approchait ; la pitié , cette vertu des malheureux , suspendait le sentiment de mes maux ; cependant la barque n'était plus qu'à une demi-lieue de la côte , lorsqu'un nuage noir , qui venait derrière moi , obscurcit tout-à-coup le soleil ; le vent , qui s'était rafraîchi peu à peu , souffla bientôt avec fureur ; les flots écumants venaient se briser , en mugissant , au pied de la levée où je m'étais assis ; les vagues , qui portaient quelquefois la barque jusqu'aux nues , la faisaient à l'instant disparaître à mes yeux , & je la croyais engloutie dans les abymes de la mer.

Telle est , me disais-je , la vie des faibles humains : le calme leur prépare sans cesse des tempêtes ; la malheureuse barque était quelquefois prête à entrer dans le port : j'étendais mes bras comme pour la retenir : il semblait que mon cœur

s'ouvrait pour la recevoir ; mais le flot qui l'avait apportée , la remmenait à l'instant en pleine mer , & mon cœur se refermait avec douleur ; enfin , une vague plus forte que les autres , la jetta dans l'avant-port , mais avec tant de violence , qu'elle se brisa contre la jettée ; le cri de la barque , & les cris de ceux qui étaient enfermés dedans , me percerent l'ame ; je me prosternai à genoux , & tendant les mains vers le Ciel : Dieu , m'écriai-je avec transport , sauvez ces malheureux !

Cependant la barque enfonçait sensiblement ; les vagues étaient si agitées , même dans le bassin , que personne n'osait s'y jeter pour la secourir. Un cable qui se trouva à mes pieds , me fournit une idée dont je bénis le Ciel ; j'en pris un bout , & me précipitai avec dans la barque ; un matelot , qui avait pénétré mon dessein , mit aussi-tôt le pied sur l'autre bout ; heureusement le cable se trouva assez long , je l'atta-

chai au beaupré , & tous ceux que la compassion avait attirés sur le port , émus par cette action , mirent la main à l'œuvre , & remorquerent la barque jusques dans le second bassin. J'étais descendu dedans pour y secourir ceux dont les cris m'avaient touché ; le premier objet qui me frappa , fut une femme évanouie , tenant un enfant dans ses bras : je courus à elle : peignez-vous ma situation , si vous le pouvez , c'était Cecile.

O bonté divine , qui avez conservé mes jours contre mes propres fureurs : ce sentiment de générosité que j'avais éprouvé , était votre ouvrage : pouviez-vous mieux le récompenser !

Mon premier mouvement fut de prendre dans mes bras , Cecile & l'enfant qu'elle tenait sur son sein ; je les portai à terre , saisi de crainte & de joie ; j'étais hors de moi-même , je demandais du secours à tout ce qui m'environnait.

Les termes les plus tendres que j'employais pour rappeler ma chere Cecile à la vie , furent long-temps inutiles , ainsi que mes soins. Enfin elle donna quelque marque de sentiment.

Quelle fut sa surprise , en ouvrant les yeux , de se voir entre les bras de son amant ! Le saisissement qu'elle éprouvait , l'empêchait de proférer une parole ; mais me passant au col le bras qui lui restait libre , elle appuya sa tête sur mon cœur , & demeura dans cette situation ; je la portai dans la maison la plus voisine , à la sollicitation de celui à qui elle appartenait , & qui s'était attendri sur cette scene touchante : il était Français , & à son accent , je jugeai qu'il était de ma province.

Nous mimes Cecile au lit , la fièvre la prit un moment après ; j'étais à son chevet , suffoqué par les larmes & les sanglots que je m'efforçais de retenir ; Cecile s'en apperçut : pourquoi me cacher vos

pleurs , me dit-elle , en me regardant avec des yeux , dont la tendre expression n'était point éteinte par la souffrance ? Pourquoi me priver du plaisir de me voir si parfaitement aimée ? Mes larmes coulent aussi-bien que les vôtres , mais elles ne sont que de tendresse ; je ne me sens aucune inquiétude pour mes jours ; ils me sont cependant bien chers , & l'on est bien attaché à la vie , quand on y tient par les liens de l'amour & de la nature : ce fils est à vous , ajouta-t-elle , en me montrant l'enfant qui avait été trouvé dans ses bras , & qu'on avait mis à côté d'elle , & en même temps elle me le présenta ; je le pris dans mes bras , il me tendait les siens comme pour me caresser ; c'est , continua-t-elle , le fruit d'une nuit de plaisirs , qui nous a coûté bien des larmes ; à ce mot , des sentiments confus , que l'agitation où j'avois été jusqu'alors , m'avait empêché de démêler , se développèrent tout-à-coup dans

mon cœur ; je sentis le plaisir d'être pere , d'être époux , d'aimer , d'être aimé ; une satisfaction douce , tendre , voluptueuse , inexprimable , vint effacer le souvenir de mes peines , & s'empara de mon cœur ; la joie y renaissait à mesure que la santé de Cecile se rétablissait : elle fut bientôt telle que je pouvais la souhaiter ; & les bons soins que nous donnerent les honnêtes gens qui nous avaient si généreusement offert leur maison , y contribuerent beaucoup : ils s'étaient attachés à nous si fortement , qu'ils ne pouvaient nous entendre parler de les quitter , sans s'attrister véritablement.

Nous nous étions fait mille questions , qui avaient toujours été suspendues par la crainte de fatiguer Cecile , ou interrompues par l'empressement de lui donner de nouvelles marques de ma tendresse.

Quand l'une & l'autre de ces deux causes furent un peu calmées , je la priai de m'apprendre tout ce qui lui

était arrivé depuis le moment de notre séparation.

Vous vous rappelez , cher ami , me dit-elle , ce fatal moment où l'on m'arracha de vos bras ; je fus conduite au Couvent de L. . . . , sans avoir pu , pendant tout le chemin , tirer de la bouche de mes conducteurs , un seul mot qui pût me donner le moindre éclaircissement sur notre sort. Arrivée dans cette retraite , je demandai si je ne pouvais pas écrire à Monsieur D. V. votre oncle , on me dit que j'étais libre de le faire ; je me hâtai de lui apprendre votre situation & la mienne ; je fis sur le champ porter ma lettre chez lui , & j'en envoyai une pareille à Versailles , en cas qu'il y fût ; je le vis arriver une heure après : il avait composé son visage , l'art y broyait les couleurs de l'attendrissement & de la douleur : j'ignore , me dit-il , d'un air pénétré , quel est le crime de mon neveu , mais j'ai trouvé , pour la

premiere fois , le Ministre inflexible à mes prieres , lorsque je l'ai conjuré de daigner répandre sur lui un rayon des bontés qu'il avait toujours eues pour moi : sans cette même bonté , m'a-t-il répondu , avec une dureté qui ne lui est pas ordinaire , votre neveu serait enfermé pour le reste de ses jours. Je n'ai osé insister dans ce moment , & j'ai résolu d'attendre un instant plus favorable : je lui ai seulement parlé de vous , dans des termes propres à l'intéresser : la jeune personne , m'a-t-il dit , n'est coupable de rien : la lettre de cachet qui la configne dans un Couvent , est moins pour l'y retenir , que pour la mettre à l'abri des accidents qui peuvent arriver à une jeune fille sans expérience , abandonnée à elle-même , au milieu de Paris ; mais puisque vous vous y intéressez , je vous laisse le maître de la prendre chez vous , & d'en avoir soin.

Je viens , continua votre oncle , vous faire part de l'état où sont les

choses : je connais le Ministre , & je me flatte qu'avant peu , nous obtiendrons la liberté de mon neveu.

Je penchais pour rester dans le Couvent , mais il me fit tant d'instances , d'ailleurs j'imaginai qu'étant sans cesse auprès de lui , je serais plus à portée de vous servir , & cette pensée me déterminà à le suivre ; il me fit préparer un appartement honnête & commode , rien n'y fut oublié.

L'espérance que votre oncle me faisait concevoir , de nous revoir bientôt , mettait le comble à ma reconnaissance , & me faisait lui prodiguer mille caresses innocentes , qu'il osa interpréter autrement.

Il vint me trouver un matin , j'étais encore couchée , mais j'étais sans inquiétude , comme sans contrainte , avec un homme que je regardais comme mon pere : il s'assit sur le bord de mon lit , je l'embrassai tendrement , à mon or-

dinaire : écoutez , Cecile , me dit-il , en me regardant avec des yeux animés , si vous avez de l'amitié pour moi , comme j'ai lieu de le croire , à quoi bon nous contraindre ? Je fais tout ce qui s'est passé entre vous & mon neveu : si j'ai eu assez d'honnêteté pour ne vous en jamais parler , ayez assez de reconnaissance pour m'en savoir gré.

Ce discours m'avait glacé le cœur : Oui , belle Cecile , je vous aime , continua-t-il , en essayant de me prendre dans ses bras , que je repoussai avec indignation Ah le monstre ! m'écriai-je avec fureur ; cette exclamation , qui m'échappa , suspendit le récit de Cecile , & parut la jeter dans un trouble dont je ne pus concevoir la cause : elle resta muette.

Eh bien , Cecile , continuez , lui dis-je ; est-ce que vous n'êtes pas indignée , comme moi , de l'outrage que ce scélérat voulait vous faire ? Hélas ! me répondit-elle avec un

soupir profond , je le suis mille fois plus que vous ; elle essaya de reprendre son récit , mais ce n'était plus avec la même abondance ; elle avait un air de contrainte , qui ne lui était pas naturel ; je lui en demandai la raison avec douceur : je me sens fatiguée , me répondit-elle , si vous voulez m'accorder un peu de repos , je continuerai après ; Ah Dieu ! Cecile , si je le veux ! Ai-je jamais eu d'autre volonté que la vôtre , & fera-t-il jamais en moi de ne pas vouloir ce que vous voulez ! Je tirai ses rideaux , & je passai dans une chambre voisine , où je me livrai aux plus tristes réflexions.

Quoi ! me disais-je , en me rappelant la dureté de ma mere , la haine & la funeste mort de mon frere , mon sort est donc de me voir toujours outragé par les personnes qui doivent m'être les plus cheres ; la nature est-elle muette pour toute ma famille , tandis qu'elle parle à mon cœur avec tant d'empire ; mon

sang fera-t-il toujours révolté contre moi !

Je restai quelque temps partagé entre ces accablantes réflexions , & le desir d'apprendre la suite de mes malheurs.

J'entrai doucement dans la chambre de Cecile , elle m'entendit & m'appella , je m'approchai d'elle en tremblant , elle me tendit la main , & je lui donnai la mienne , qu'elle trouva brûlante : pourquoi vous vois-je dans cet état , me dit-elle , le plaisir de nous voir réunis pour jamais , ne doit-il pas effacer entièrement l'impression triste de nos malheurs passés ? Pourquoi vous affliger ? Pour moi , je vous aime assez , pour que votre présence me console de tout : ne m'aimez-vous pas de même ?

Je portai sa main , que je tenais , sur mon cœur , & je l'y appuyai avec force , pour lui exprimer combien il était à elle ; elle ne me répondit que par la même action : serrés l'un
contre

contre l'autre , nos yeux , pleins de feu & de tendresse , étaient les organes de nos sentiments , & nos soupirs en étaient les seuls interprètes ; dans cette situation , on n'ose rompre un silence si éloquent , crainte de le profaner par la langueur de l'expression.

Je desirais , & n'osais prier Cecile de continuer le récit qu'elle avait commencé , mais elle s'aperçut de l'impatience que j'avais de l'entendre ; & après m'avoir fait promettre d'être plus tranquille , elle continua.

C'est en vain que vous vous flattez de revoir D. V. , ajouta votre oncle : j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour vous le rendre , j'ai même pensé me perdre plusieurs fois par mon empressement indiscret ; j'avais lieu , cependant , de concevoir de prochaines espérances , mais ce malheureux vient de renverser tous les moyens que j'avais préparés depuis si longtemps : lisez , ajouta-t-il , en jettant

Partie IV.

O

sur mon lit un papier que je reconnus pour être de votre écriture : c'était le mémoire que vous aviez écrit au Ministre , je le trouvais , en effet , plein d'une vivacité peu respectueuse ; votre oncle , en appuyant sur la plupart des termes auxquels je n'avais pas fait toute l'attention nécessaire , me fit remarquer combien ils étaient injurieux , & me dit que ce manque de respect envers un Ministre , était regardé comme un attentat à l'autorité suprême , & traité de crime de Leze-Majesté ; qu'on allait délivrer un nouvel ordre pour vous faire enfermer , dans un cachot , le reste de vos jours.

Il ne reste donc aucun moyen de le sauver , m'écriai-je , au désespoir ! Il en est un encore , reprit-il , il pourra me coûter bien cher , mais je veux vous prouver à quel point je vous suis attaché.

Je vais écrire à D. V. le malheur qui le menace , & lui conseiller de sortir du Royaume sur le champ ;

vous sentez que je trahis mon ministère, & que je suis perdu si cette démarche est découverte ; mais, n'importe, continua-t-il, je suis trop heureux si ce sacrifice peut vous prouver ma tendresse, & il sortit.

Je demurai dans une situation bien cruelle ; la crainte que l'avis ne vous fût rendu trop tard, l'horreur que m'avait inspirée la passion de votre oncle, la reconnaissance à laquelle il me forçait par sa générosité, m'agitaient tour à tour, & me tenaient dans une perplexité accablante ; je passai la journée dans cet état affreux, sans entendre parler de votre oncle ; le lendemain il me fit dire qu'il me priait de passer dans son appartement, d'où il ne pouvait pas sortir, parce qu'il était incommodé ; l'impatience d'apprendre s'il avait exécuté ce qu'il m'avait promis, m'y fit voler sur le champ.

Soyez tranquille, belle Cecile, me dit-il en entrant, mon trop heureux neveu aura le temps de se sau-

ver ; je viens de lui écrire , selon que j'en étais convenu avec vous ; la lettre vient de partir , & l'ordre que vous redoutez , ne sera envoyé que l'ordinaire prochain , ce qui met quatre jours de distance.

Je me jettai à ses pieds pour le remercier , il me releva , & me prit dans ses bras , de façon à m'obliger encore de m'en arracher avec violence , & je me retirai dans un coin de la chambre , que je n'osais encore quitter par ménagement , crainte que l'ordre ne fût pas envoyé à la poste , qui ne devait pas encore être partie.

Nous étions , chacun , à un extrêmité de la chambre , nous gardions un profond silence , il avait les yeux attachés sur moi , je n'osais lever les miens , il y avait déjà longtemps que nous étions dans cette situation : enfin , me dit-il , je ne dois donc rien espérer du temps ni de mes soins , rien ne pourra vous faire renoncer à celui que vous ai-

mez (comme s'il eût craint de prononcer le mot de son neveu) : répondez - moi sans contrainte , ouvrez - moi votre cœur Non , Monsieur , je perdrais plutôt mille fois la vie . . . mes sanglots me couperent la parole . . . Je suis donc bien malheureux d'avoir fait ce que je viens . . . Quoi , Monsieur , m'écriai-je, en me jettant à genoux dans la place où j'étais , & en joignant les mains vers lui , sans oser m'en approcher : pourriez-vous vous reprocher d'avoir sauvé votre neveu ? regretteriez-vous d'être notre pere & notre protecteur ? la générosité fut-elle jamais suivie du repentir ? Non , chere Cecile , me dit-il , en me faisant signe de me relever , & n'osant plus m'approcher , crainte de m'effrayer : je ne me repens pas , encore une fois , soyez tranquille ; le peu de mots qui viennent de m'échapper , ne doivent point vous inquiéter , ils ne doivent causer de peines qu'à moi-même.

Depuis ce moment , votre oncle vécut avec moi dans la plus grande circonspection ; mais quelque effort qu'il fît pour cacher ses sentiments, sa passion malheureuse perçait à travers sa retenue ; une profonde tristesse s'empara de lui , & altéra peu à peu sa santé : elle se trouva bientôt si faible , qu'il se vit obligé de garder le lit , une fièvre lente ne le quitta plus ; son mal augmenta de jours en jours ; & au bout de trois mois de langueur , nous le vîmes à l'extrémité.

Il m'envoya chercher un matin , & après avoir fait retirer tout le monde , approchez-vous , ma chere niece , me dit-il d'une voix mourante , je sens que je vais paraître devant mon Juge , je dois songer à l'appaiser , & c'est par l'aveu hon- teux des coupables excès auxquels ma passion aveugle m'a porté , que je dois commencer à le fléchir.

J'ai surpris la religion du Minis- tre , & j'ai abusé indignement de sa

confiance , pour faire exiler mon neveu , dans l'espérance criminelle de vous enlever de ses bras.

Cet horrible début m'arracha une exclamation , qui peignait toute l'impression qu'il faisait sur mon cœur.

Je sens , continua-t-il , en me faisant signe de l'écouter , ce que peut produire , sur une ame pleine de candeur , comme la vôtre , tout l'emportement & la noirceur de la mienne. J'ai intercepté le mémoire adressé au Ministre , & que je vous ai montré : la pitié que j'ai feinte pour mon neveu , & la générosité que je vous ai montrée , en lui donnant avis de se sauver , était le but où tendaient toutes mes démarches : je n'avais d'autre dessein que de l'éloigner pour jamais : j'ai fait plus : pour le déterminer à renoncer à vous , j'ai écrit à son ami que vous aviez fait vos vœux dans le Couvent où l'on vous avait enfermée : j'ai engagé cet ami à lui ap-

prendre cette nouvelle avec précaution , c'est-à-dire , de lui enfoncer doucement le poignard dans le cœur.

Voilà , continua-t-il , en fondant en larmes , les excès cruels où m'a porté une passion criminelle , & l'état où vous me voyez en est le fruit ; mes remords me déchirent , & sont cent fois plus cruels que les maux que j'éprouve : Dieu , sans doute , en est touché , puisqu'il va bientôt les finir. Je sens que je n'ai que peu d'instants à vivre : je vais en profiter , pour réparer , s'il se peut , tous les maux que j'ai faits à mon neveu.

Un Notaire qu'il avait demandé , entra , & je me retirai , le cœur déchiré d'horreur & de compassion.

J'appris , peu d'heures après , par les gémissements dont la maison retentit , que cet infortuné venait d'expirer , en prononçant votre nom & le mien.

La révolution que j'avais éprouvée

vée dans une situation aussi cruelle , m'avait causé des secousses violentes dans tout le corps : j'en sentis bientôt les effets par les douleurs , qui m'annoncerent un prochain accouchement , quoique je ne fusse enceinte que de sept mois : il fut heureux , & n'eut d'autres suites que celles qui sont indispensables.

Je profitai du temps qui me retenait , pour donner tous les soins nécessaires à vos intérêts : j'écrivis à votre ami , un long détail de tout ce qui s'était passé , & je le priai de me donner de vos nouvelles ; il m'apprit qu'il venait d'en recevoir de vous-même , que vous étiez en Angleterre , & que suivant les conseils de votre oncle , il avait remis , jusqu'à ce moment , à vous apprendre la fatale nouvelle dont il venait de vous faire part , & qu'il vous eût épargné la peine qu'elle allait vous causer , s'il eût reçu ma lettre deux jours plutôt.

Je me trouvai assez de force pour

Partie IV.

P

aller vous joindre , continua Cecile, je me rendis à Calais , d'où je trouvais le paquebot parti ; pour ne pas perdre de temps , je fis mettre une barque à la voile , & vous savez le reste , puisque c'est à vous , mon cher D. V. que je dois la vie ; le Ciel , sans doute , vous y avait conduit exprès. Cecile frémit , quand elle apprit le dessein qui m'y avait amené ; mais les temps étaient bien changés , la vie m'était devenue trop chere & trop précieuse , pour qu'il pût lui rester les moindres craintes ; le temps affaiblit seulement la douleur & les impressions tristes , il en laisse toujours une trace : c'est au bonheur seul qu'il est réservé de les effacer entièrement.

Quand Cecile fut entièrement rétablie , je lui proposai d'achever une union qui avait si malheureusement été retardée ; je fus étonné de ne lui pas voir l'empressement auquel je m'étais attendu , plus je la pressai , & plus je lui trouvai d'éloi-

gnement ; je ne pouvais concevoir la cause de cette répugnance , car j'aurais plutôt douté de mon existence que de son amour ; elle était dans une tristesse profonde , je la surprénais quelquefois toute en larmes ; mes prières , mes pleurs , mon désespoir , rien ne put arracher le fatal secret renfermé dans le fond de son cœur.

J'étais dans une perplexité d'autant plus accablante , qu'il ne s'offrait à mon esprit aucune idée raisonnable , lorsque le hasard m'en tira.

J'étais sorti pour quelques emplettes , je rencontrai , auprès de la poste , le domestique qui nous servait , il y portait une lettre qu'il tenait à la main , je la lui demandai , elle était de Cecile , à cet ami qui l'avait élevée.

Dans l'état où j'étais , tout ce qui pouvait m'apporter quelque éclaircissement , m'intéressait trop pour le négliger ; je dis au domestique

que je la mettrois moi-même à la poste, où j'allais, & qu'il pouvait s'en retourner; aussi-tôt qu'il fut éloigné, je l'ouvris, & j'y lus ces mots.

Gardez vous, cher ami, de révéler jamais à D. V. le fatal secret que je vous ai confié, tout involontaire que soit mon malheur, je perdrais peut-être son cœur, & je n'y survivrais pas.

Le reste de la lettre ne parlait que des marques de sa tendresse & de la mienne.

Quel mystère affreux renferment ces mots : *tout involontaire que soit mon malheur* ? Il s'éleva une agitation dans mon ame, que j'eus toute la peine du monde à dissimuler : je la cachai cependant quelques jours, mais ne pouvant plus y tenir, je résolus de m'éclaircir, à quelque prix que ce fût. Quel que pût être mon malheur, il ne pouvait rien ajouter à l'état où m'avait réduit mon inquiétude : j'affectai l'air de

la plus grande tranquillité , & avec ce ton qui touche toujours un cœur qui nous aime. Je ne suis donc plus votre ami , dis-je à Cecile , avec un profond soupir : puisque j'ai perdu votre confiance , j'ai , sans doute , aussi perdu votre amitié ; ah ! Cecile , vous avez des secrets que vous craignez de confier à mon cœur . . . elle allait me rassurer ; mais , sans lui donner le temps de prendre la parole , un autre l'a mieux connu que vous , ce cœur , qui n'aura jamais une pensée , un desir , un sentiment qui ne soit pour vous , qui voudrait être confondu avec le vôtre ; un autre lui a rendu plus de justice , & n'a pas cru qu'il fût capable de vous imputer un malheur involontaire.... A ce mot , Cecile pétrifiée , me regarda avec des yeux où étaient peintes la surprise & la crainte : sa bouche était ouverte , mais les paroles se refusaient à la confusion des différents mouvements qui agitaient son ame ; oui , Cecile , continuai-je ,

en lui serrant les mains affectueusement , & en attendrissant encore le son de ma voix , pour achever de déterminer son cœur ébranlé , oui , Cecile , je fais tout , & si j'ai quelque reproche à vous faire , c'est d'avoir été assez injuste pour croire qu'un malheur , où votre cœur n'a point eu de part , pût vous faire perdre le mien. Vous pouvez le croire , que mon cœur n'y a point eu de part , s'écria-t-elle douloureusement , sans oser lever les yeux sur moi. -- Eh bien , pourquoi ne m'avoir pas .. ? -- Hélas ! interrompit-elle , c'était mon dessein , mais à l'instant où je commençai à vous apprendre la funeste passion de votre oncle , vous jettâtes un cri de fureur qui me glaça le sang , & renferma , dans le fond de mon cœur , ce fatal secret qui allait m'échapper : vous pouvez vous rappeler mon trouble , je vous priai de m'accorder un instant de repos , mais que j'en étais éloignée ! Jamais je n'avais été dans une si

cruelle agitation : si quelque chose put la calmer , ce fut la nécessité où j'étais de vous paraître plus tranquille à votre retour , & de me préparer à vous déguiser le reste du récit que j'avais à vous faire.

Je me rappelle parfaitement tout cela , lui dis-je , avec impatience de ne point apprendre ce que je brûlais de savoir ; eh bien , continua-t-elle , vous vous souvenez comment votre oncle m'apprit qu'il n'y avait plus d'espérance de vous sauver , depuis le mémoire que vous aviez adressé au Ministre ; avec quelle force il me peignit votre prétendu crime , une prison éternelle en devait être la moindre punition : l'image effrayante d'un cachot obscur vint se présenter à mon esprit , & le saisit de tant d'horreur , que je tombai sans connaissance sur mon lit . . . -- eh bien , Cecile : -- il osa , le scélérat . . . mais pourquoi m'obliger à vous retracer un moment affreux , dont le souvenir m'accable . . . Cecile était cou-

verte de larmes , & paraissait étouffée par le sentiment de sa douleur ; j'étais demeuré immobile , & j'avais le cœur mort : on vint nous tirer de cette léthargie , par une nouvelle encore plus affreuse : notre enfant était tombé dans des convulsions qui faisaient tout craindre pour ses jours : nous y courumes , un Chirurgien , qu'on avait appelé , calma la violence de son mal , & promit de le guérir dans peu de jours.

Quand nos inquiétudes furent cessées de ce côté-là , avais-je tort , me dit Cecile , de vous cacher ce secret affreux : est-on maître de sa sensibilité ? Hélas ! une répugnance , souvent involontaire... Je me hâtai de la rassurer par tout ce que l'amour put m'inspirer de plus tendre , & je sentis que les mouvements de mon cœur se calmaient par les moyens que j'employais à tranquilliser le sien.

Le flambeau de la raison parvint à dissiper le reste des nuages qui

l'enveloppaient , & je pressai Cecile de nouveau , de hâter notre union , mais je la trouvai plus ferme que jamais , dans sa première résolution.

Si j'ai refusé d'être votre épouse, lorsque vous ignoriez l'obstacle qui s'y oppose , comment pouvez-vous croire que vous m'y verrez consentir, lorsque je ne pourrais entrer dans votre lit sans mourir de confusion ! Le tendre nom d'époux serait pour vous une injure ; non , mon cher D. V. , je ne consentirai point à votre honte ; je serai toujours , auprès de vous , une amie tendre, une amante empressée : nous vivrons unis par les liens du cœur : les chaînes de l'amour ne sont-elles pas plus douces que celles de l'hymenée ? Ce fut en vain que j'employai tout ce que je crus propre à la séduire , elle fut inébranlable.

Il me restait un moyen , & il eût été , sans doute , victorieux , c'était la nature que je voulais faire parler , sa voix eût , sans doute , triomphé ;

la nécessité de donner un état à notre fils l'eût déterminée , mais il nous fut enlevé par le même accident qui avait déjà causé nos alarmes.

Rien ne nous retenant plus en Angleterre , après avoir marqué notre reconnaissance à nos hôtes , nous nous disposâmes à retourner en France. Nous y offrîmes nos services à ces honnêtes gens , ils nous répondirent que rien ne les y intéressait plus qu'une fille , qu'ils y avaient laissée dans sa plus tendre enfance , & dont ils n'avaient point eu de nouvelles depuis douze ans , qu'ils menaient une vie errante & agitée : ils nous en firent un portrait bien touchant. Après avoir passé par toutes les horreurs de la misère , ils étaient parvenus , depuis un mois , à obtenir un très-petit emploi , qui leur fournissait à peine de quoi subsister.

Cecile n'avait pas cessé d'avoir les yeux attachés sur eux , pendant tout leur récit , il semblait que ce

fût son cœur, plutôt que ses oreilles, qui les écoutait : elle s'était approchée de moi, je m'étais appuyé sur elle, comme si, en nous serrant l'un contre l'autre, nous eussions pu mieux unir notre attention, & ressentir plus fortement l'intérêt que nous éprouvions : le mien avait été si vif, que j'avais le cœur serré comme dans un étau.

Et où est cette fille infortunée, demanda Cecile, avec agitation ? Nous l'avons laissée à Q... entre les mains d'un ami, qui a été assez généreux pour se charger de son éducation... Et cet ami s'appelle ?... D... Ah ma mere ! ah mon pere ! s'écria Cecile, en se jettant à leur col.

J'en avais fait autant ; ils étaient demeurés immobiles, la rapidité de leurs sentiments leur avait ôté la faculté de les exprimer ; Cecile ravie, transportée, se jettait tantôt dans les bras de son pere, tantôt dans les miens ; elle s'en arrachait,

pour se précipiter dans ceux de sa mere, qu'elle étouffait de ses baisers.

Un spectateur indifférent, s'il est possible qu'il y en ait pour une scene si touchante, aurait eu peine à juger, par ses regards, ses expressions, ses caresses, lequel de nous trois était le plus cher à son cœur.

Après tant de peines, tant de malheurs, quelle joie ! quel ravissement ! Non, cet état n'est compréhensible que pour ceux qui l'ont éprouvé.

Des pleurs délicieux d'attendrissement & de joie, coulaient sur nos joues ; ce n'était plus ces larmes ameres de la douleur & du désespoir : elles étaient douces comme la rosée du ciel : c'était l'aurore de nos beaux jours, un soleil nouveau se levait pour nous, la douce chaleur de ses rayons échauffait nos cœurs, & y faisait germer l'aimable espérance : elle n'a point été trompée.

De retour dans notre patrie, nous vivons, également éloignés de la

misere & de l'opulence , sans ambition & sans envieux , sans desirs & sans dégoûts , sans inquiétude & sans ennuis. Nous jouissons d'une félicité parfaite , & la source en sera , sans doute , inépuisable , puisqu'elle est au fond de nos cœurs.



HISTOIRE

D'ADRIENNE LE C...

ADRIENNE naquit à Fîmes, dans le sein de la misère, en 1690.

Son pere, qui avait autrefois éprouvé un meilleur sort, se lassa de la rigueur de celui qui le persécutait. Le germe des heureuses dispositions qu'il découvrit en sa fille, lui firent concevoir les espérances d'une meilleure fortune, & le déterminèrent à la présenter à une troupe de Comédiens qui allaient en Flandres. Adrienne leur récita quelques vers du Cid, que son pere lui avait appris; les graces naturelles avec lesquelles elles les débita, son air doux & modeste, plurent généralement à toutes les Comédiennes, & enchanterent le Directeur, qui la reçut avec transport,

& qui accorda même à son pere la permission de la suivre.

Elle se forma bientôt au théâtre , & fit voir dès - lors les premieres étincelles du talent qu'elle a porté depuis à un degré si supérieur.

Son jeu était simple & vrai : elle dédaignait sur-tout cette subtile manie de mettre de la finesse dans un mot , de déclamer jusqu'à une virgule , cet art trop recherché & trop souvent applaudi , qui surprend quelquefois & qui ne touche jamais. Son geste , qu'elle n'étudiait point au miroir , était l'expression de la nature , & sa déclamation en était l'organe.

Une seule Actrice , que l'on voit trop rarement sur le théâtre , a connu , depuis elle , ce vrai pathétique , ce cri de la nature , qui peut seul emporter la voix dans les cœurs. L'esprit n'est pas fait pour rendre le sentiment ; à présent on applaudit beaucoup à la Tragédie , mais on n'y verse plus de larmes.

Adrienne qui avait parcouru plusieurs provinces , vint se fixer à Strasbourg , après avoir perdu son pere ; elle était encore si jeune , que son cœur , jusqu'alors , avait été exempt des troubles de l'amour , dans une profession qui semble lui être consacrée.

Le Baron D . . . , jeune Officier du Régiment de Picardie , fut le premier qui l'affujettit à la loi commune ; la sympathie agissant sur leurs cœurs , ce penchant fut bientôt réciproque , & ils ne tarderent pas à s'y livrer sans réserve.

L'aimable Adrienne avait le cœur tendre , sincere , & plein de candeur ; & le jeune Militaire était honnête homme en amour , vertu rare parmi les gens de son métier ; aussi leur passion ne fut-elle troublée , ni par l'inquiétude du changement , ni par le poison de la jalousie.

Adrienne n'avait d'autre ambition que celle de plaire à son jeune amant ;
son

son indifférence pour tout autre objet, allait jusqu'à la négligence. Quand on aime de bonne foi, la douceur d'aimer, fait oublier le soin d'être aimable. Sans cesse occupée de son amour, elle passait tous les moments de sa vie à prodiguer ses vives caresses à son amant, qui les payait du plus tendre retour : ils se voyaient tous les jours sans contrainte, & tous les jours se levaient sereins pour eux.

Un bonheur si parfait ne pouvait être durable. L'amant d'Adrienne tomba malade, & malgré ses soins, elle le perdit au bout de quelques jours. Son désespoir fut égal à son amour ; dans le premier accès de sa douleur, elle voulait le suivre au tombeau, & le violent chagrin qu'elle en conçut, pensa l'y conduire, elle se conserva, sans doute, pour élever le gage précieux que son amant lui avait laissé.

Elle recouvrit enfin, peu à peu, sa santé, mais elle conserva toujours

cet air de mélancolie , qui la rendait si touchante.

Rien ne fut capable , pendant long-temps , de la consoler de la perte de son amant ; l'application à son métier , un travail continuel , furent seuls capables de distraire un peu sa tristesse profonde ; & l'amour , touché de ses malheurs , résolut de la dissiper entièrement.

Le Comte de K... , fils du P.. R... , avait peut-être l'extérieur moins séduisant que le jeune Militaire , dont il répara la perte , mais son esprit était agréable , & son caractère plein de candeur & d'aménité.

Il avait respecté la douleur d'Adrienne , & son silence avait été la première preuve de son amour ; peu à peu ses attentions devinrent plus assidues , ses soins plus empressés , & ses services reçus plus favorablement. Comme il n'est point d'éternelles douleurs , Adrienne fut consolée , mais elle se livra moins aveuglement à cette nouvelle passion ;

elle mit un long intervalle entre la déclaration & le bonheur de son amant. Plus instruite des loix de la bienséance , ou plutôt de celles des préjugés , elle connaissait combien l'injustice des hommes rend cet artifice nécessaire ; & l'intérêt de son amour eût éternisé sa résistance , si le Comte de K . . , dans un de ces moments où l'emportement de l'amour applanit toutes les difficultés , ne lui eût promis de lui donner sa main , aussi-tôt qu'il serait maître d'en disposer.

On est bien faible près de ce qu'on aime , & le cœur détruit aisément les projets que l'esprit a formés.

Adrienne , qui était pleine de candeur , crut le Comte , dont la promesse l'avait flattée , & elle se rendit à ses desirs , plus encore par tendresse que par vanité.

Une fille , dont elle accoucha un an après , fut le fruit de leurs amours , que rien ne changea pendant plusieurs années.

Mais le Comte de K..., depuis long-temps persécuté par sa famille pour se marier, fut contraint de céder à ses persécutions.

Le mariage du Comte porta le désespoir dans le cœur de sa maîtresse ; trop fière pour lui reprocher sa perfidie, mais trop sensible pour en être le témoin, elle se détermina à quitter Strasbourg, & elle vint débiter à Paris, où elle fut reçue avec applaudissement : elle y trouva deux rivales illustres, qu'elle effaça bientôt, par les leçons du célèbre Baron, qui se plut à la perfectionner.

Les charmes de sa figure, la douceur de son caractère, la supériorité de ses talents, lui firent une réputation éclatante, & lui attirèrent bientôt une foule d'adorateurs de tout âge & de tout état. Elle fut long-temps insensible à leurs hommages ; les malheurs de l'amour, la perfidie des hommes, qu'elle se rappelait sans cesse, défendaient

son cœur contre les entreprises d'une nouvelle passion. Elle se croyait très-affermie dans ce dessein , lorsque le Comte de S . . parut , & toutes ses résolutions furent détruites.

Le Comte , à qui les cœurs ne résistaient pas plus que les villes , anéantit bientôt l'indifférence dont celui d'Adrienne s'était fait un rempart , & l'insensibilité fit place à l'amour , qui vint , pour jamais , reprendre ses droits sur un cœur que lui seul était digne de remplir.

Ce serait ici la place d'un portrait du M. de S . . , si la reconnaissance ne l'eût gravé dans le cœur de tous les Français , & si les pertes que nous avons essuyées, ne nous eussent rappelé vivement la sienne.

Adrienne l'aima avec toute la sincérité & la tendresse dont elle était capable , & le Comte , plus épris encore de la douceur de son caractère & de la candeur de son ame , que de ses talents & de sa beauté , s'attacha vivement à elle.

Leurs plaisirs ne durèrent pas long-temps. La gloire vint, du fond du nord, faire briller aux yeux du Comte, une couronne qu'on offrait à sa valeur; les périls & les dangers qui étaient attachés à une pareille entreprise, étaient dignes de son courage, & les conseils d'Adrienne furent dignes de son amante: partez, lui dit-elle, un conseil timide ne doit pas plus sortir de mon cœur, qu'approcher du vôtre; mais, cher amant, souvenez-vous que vous devez quelque compte de vos jours à celle qui ne conserve les siens que pour vous. Adieu, puissent la fortune & la gloire, seconder votre courage, & récompenser votre vertu: puissiez-vous régner sur les peuples qui vous appellent, comme vous réglez sur mon cœur, votre bonheur peut seul réparer la perte du mien.

Le Comte pénétré d'admiration pour la grandeur d'ame de son amante, s'arracha de ses bras, en versant quelques larmes. La ten-

dressé qui n'affaiblit point le courage , n'avilit point le guerrier ; le sentiment est la marque du vrai héros.

Que de soins , que de tourments , que d'inquiétudes éprouva la tendre Adrienne ! Dans les bras des plaisirs , elle avait toujours pris son amant pour un Dieu ; mais elle le crut mortel , dès qu'elle le fut au milieu des dangers.

Pour surcroît de disgraces , les affaires tournerent mal en C . . . Le Comte de S . . . écrivit en France , à tous ses amis , pour en obtenir des secours ; mais , de tous ceux qu'il reçut , aucun ne lui fut si précieux , que celui que lui fit passer Adrienne. Aussi-tôt qu'elle apprit la détresse de son amant , elle vendit , ou mit en gage tout ce qu'elle possédait , & en fit une somme de quarante mille livres , qu'elle lui envoya. Le Comte fut très-sensible à cette nouvelle preuve de l'attachement de sa maîtresse , & lui en marqua sa

reconnaissance dans les termes les plus touchants.

Cependant , malgré sa valeur , les secours de ses amis , & la protection de la grande Duchesse de B . . . , le Comte de S . . . vit aller ses affaires plus mal de jour en jour , & il fut contraint de revenir en France , après avoir manqué d'être arrêté à par le Prince Mintzicof.

Quoiqu'Adrienne souhaitât ardemment la fortune de son amant , elle le revit avec plaisir dans ses bras ; l'absence , l'ambition , ni les combats n'avaient point changé son cœur. Il revint auprès d'elle , plus amoureux que jamais , & les douceurs de l'amour lui firent oublier les injustices de la fortune.

Pendant plusieurs années , ces deux amants eurent des jours filés d'or & de soie ; mais le Comte était trop aimable , & le cœur de son amante était trop tendre , pour ne pas éprouver quelques alarmes ; des
nuages

nuages vinrent obscurcir ces beaux jours.

Le Comte s'aperçut de la mélancolie qui s'était emparé de sa maîtresse, il la pressa tendrement de lui en apprendre le sujet ; elle était trop sincère pour pouvoir le lui dissimuler long-temps ; elle ajouta même qu'elle lui était trop attachée pour s'opposer à son bonheur, qu'elle le verrait avec tranquillité, peut-être même avec satisfaction, & qu'elle était résolue de se contenter désormais du titre précieux de son amie.

Le Comte se justifia d'autant plus aisément, que l'on desirait de le trouver innocent : il eut bientôt rassuré un cœur qui courait au-devant de la séduction.

Les reproches, les plaintes, les éclaircissements entre deux amants, furent toujours l'écueil de la raison, & le triomphe de l'amour.

Les soupçons d'Adrienne n'étaient pas sans fondement. Le Comte

Partie IV,

R

avait, depuis quelque temps, lié une intrigue avec la D. de . . . , la femme la plus aimable & la plus galante de la Cour. Quoiqu'il ne regardât cette affaire que comme une simple galanterie, & qu'il conservât toujours son cœur à son ancienne maîtresse, elle était trop délicate pour souffrir ce partage, & si-tôt qu'elle en fut certaine, elle résolut de s'en venger.

Tout le monde fait comment elle le fit, en adressant à sa rivale, ces vers de Phedre :

*.... Je ne suis point de ces femmes hardies ,
Qui , goûtant dans le crime une tranquille paix ,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.*

Le Parterre, qui était au fait du sujet de cette jalousie, applaudit beaucoup à ces vers; & la Duchesse, publiquement outragée, résolut de s'en venger en secret. Il y a apparence que la plus grande satisfaction qu'elle en tira, fut de posséder seule le Comte de S . . . , qu'elle aimait éperdument; car je ne puis croire

qu'elle se soit portée aux extrémités de faire empoisonner sa rivale : elle aurait médité bien long-temps sa vengeance , car le funeste accident qui termina les jours de Mademoiselle le C . . . , n'arriva que long-temps après ; & ce serait mal connaître le cœur d'une femme outragée , que de lui prêter des desseins si réfléchis.

Quoi qu'il en soit , voici le fait , tel qu'il arriva.

La maison d'Adrienne était le rendez-vous de la meilleure & de la plus agréable compagnie.

Un soir que l'Abbé de . . . en sortait , trois hommes masqués l'arrêterent , en lui appuyant le pistolet sur la poitrine ; comme il les prit pour des voleurs , il leur offrit , de bonne grace , ses bijoux & son argent : ce n'est point à votre bourse que nous en voulons , lui répondit un des hommes masqués.

Il faut que vous alliez , demain , prendre des pastilles que vous trou-

verez sur le piédestal de la statue d'Enée, aux Tuileries, & que vous les présentiez à la le C... Nous ne vous cachons point qu'elles sont empoisonnées, ainsi il nous sera facile de savoir si vous les lui avez remises ; c'est en vain que vous hésiteriez à faire ce que nous exigeons de vous, nos mesures sont trop certaines pour qu'elle puisse nous échapper ; vous vous perdriez, sans la sauver. Adieu, si vous aimez la vie, souvenez-vous de ce que nous vous disons. Après ce discours, les gens masqués se retirèrent, & laissèrent le pauvre Abbé, glacé de crainte & d'horreur.

Quelqu'effet qu'eussent produit sur lui les menaces qu'on venait de lui faire, il était incapable du crime qu'on exigeait de lui. Après avoir long-temps réfléchi au parti qu'il devait prendre, il résolut d'aller exposer au Lieutenant de Police ce qui venait de lui arriver ; après avoir feint de se retirer chez lui, il

en sortit secrètement quelques heures après , & alla trouver M. d'Argenson : ce Magistrat , après l'avoir rassuré , lui dit qu'il fallait se rendre aux Tuileries , au lieu marqué , & y prendre les pastilles : qu'il aurait soin d'aposter des gens qui l'arrêteraient sur le champ , ainsi que ceux qui se trouveraient autour de lui , & tous ceux qu'on verrait être à portée de l'examiner.

Le lendemain , à une heure après midi , c'était l'heure prescrite , l'Abbé se rendit au jardin , & trouva les pastilles sur le piédestal ; à peine s'en fut-il saisi , qu'il fut arrêté , avec toutes les personnes qui se promenaient autour de la statue ; on les conduisit chez le Lieutenant de Police , qui , après les interrogations & les perquisitions nécessaires , les fit relâcher : c'était tous honnêtes bourgeois , & gens d'une probité reconnue , dont on ne pouvait tirer aucun indice.

Malgré les précautions qu'on

avait prises , cette aventure fit de l'éclat dans Paris ; & la malheureuse le C... n'échappa pas aux cruels desseins de ses ennemis. Peu d'heures après l'événement des Tuileries, qui devint public en un instant, Adrienne se trouva atteinte d'une colique violente , elle sentit un feu qui dévorait ses entrailles ; on fit appeller des Médecins , mais trop tard : ils déclarèrent qu'elle était empoisonnée sans ressource.

Lorsque le Comte de S... apprit cette funeste nouvelle , il accourut chez sa maîtresse : elle était au dernier moment lorsqu'il arriva ; le poison avait gagné le cœur , & les horreurs de la mort étaient sur ses levres : le malheureux Comte y cherchait encore quelques vestiges de tendresse & de vie : son cœur palpitant , & sa main incertaine interrogeaient celui de son amante , qui n'avait plus de mouvement ; cependant les soupirs d'un amant si cher réchauffèrent , pour un instant, la mourante Adrienne.

Quoi ! c'est vous , cher Comte , lui dit-elle , d'une voix affaiblie , en tournant sur lui des yeux éteints : Je meurs contente , puisque vous m'avez aimée véritablement ; ... les larmes que vous répandez ont éteint mes douleurs ... ; que la mort m'est douce dans vos bras ! ... Votre présence a retenu mon ame sur mes lèvres.... vivez long-temps heureux.... souvenez-vous que je vous ai adoré jusqu'au dernier moment de ma vie.... mon dernier soupir est pour vous....

En effet , elle le rendit en serrant la main de son amant , & même sans se plaindre de la rigueur de son sort.

Plusieurs de ses amis , que cette funeste nouvelle avaient attirés chez elle , fondaient en larmes ; le Comte était dans l'état le plus pitoyable ; son désespoir était extrême , & l'on eut toutes les peines du monde à le traîner chez lui , où il resta très-long-temps livré à la plus amère douleur.

Comme on avait plutôt songé à procurer à Mademoiselle le C . . . , des secours physiques que spirituels, le Curé de Saint S . . . arriva alors que son ministère n'était plus nécessaire; & quelques raisons que l'on pût lui dire, il refusa absolument de rendre les honneurs funebres à une personne qui avait fait l'admiration de l'univers; & l'on enterra, pendant la nuit, à la Grenouillère, une femme à qui les Grecs auraient élevé des autels.

Fin de la quatrième Partie.



